

La Renaissance

Actes du colloque de 2002

Bulletin n°28

Bulletin de l'Association des historiens modernistes



PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS-SORBONNE

L'EUROPE DE LA RENAISSANCE ET L'EMPIRE OTTOMAN DE LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE À LA BATAILLE DE LÉPANTE

ASPECTS CULTURELS ET POLITIQUES¹

Géraud Poumarède

Dans son ouvrage *La peur en Occident* paru en 1978, Jean Delumeau a vu dans la menace ottomane la source de l'une de ces grandes inquiétudes qui agitent l'Europe chrétienne entre le XIV^e et le XVIII^e siècles². Largement partagée, cette angoisse s'affirme cependant avec une intensité supérieure dans les territoires les plus exposés. À Venise, la peur des Turcs secoue toute la société au même titre que la crainte des épidémies, celle des calamités naturelles ou encore celle des risques de subversion intérieure³. Toute la Péninsule italienne frissonne de même à l'unisson de la Sérénissime⁴, tandis que sur les marges orientales de la Chrétienté la progression territoriale des Ottomans et leurs raids répétés nourrissent une terreur latente⁵. Alors que le mythe de croisade continue de baigner les consciences collectives⁶, de telles anxiétés favorisent l'émergence d'une identité européenne qui se construit notamment dans une opposition au monde ottoman⁷. Dans le même temps cependant, les XV^e et XVI^e siècles se caractérisent par une multiplication sans précédent des liens qui unissent les puissances occidentales aux sultans de Constantinople⁸. Des rapprochements s'opèrent, définissant pour l'Empire ottoman un rôle nouveau à l'échelle continentale. Par delà les conflits récurrents, on scelle des ententes qui débouchent bientôt sur des alliances durables. C'est à l'étude de

47

L'EUROPE DE LA RENAISSANCE ET L'EMPIRE OTTOMAN
Géraud Poumarède
PRÉFÈRE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS IV-SORBONNE

1 Remarque préliminaire : les mots et noms propres turcs cités dans cette étude ont été transcrits selon les règles communes adoptées par les auteurs de *L'Histoire de l'Empire ottoman*, dir. par R. Mantran, Paris, 1989, p. 13.

2 J. Delumeau, *La peur en Occident, XIV^e-XVIII^e siècles*, Paris, 1978, p. 262-272.

3 P. Preto, « Le « paure » della società veneziana : le calamità, le sconfitte, i nemici esterni ed interni », dans *Storia di Venezia dalle origini alla caduta della Serenissima*, t. VI, *Dal Rinascimento al Barocco*, éd. par G. Cozzi et P. Prodi, Rome, 1994, p. 215-237.

4 S. Marclani, *Mamma, li Turchi ! Antologia commentata di assedi e battaglie nell'Abruzzo adriatico*, Lanciano, 1985.

5 R. Ebermann, *Die Türkenfurcht : ein Beitrag zur Geschichte der öffentlichen Meinung in Deutschland während der Reformationszeit*, Halle, 1904.

6 Voir à ce propos la thèse de A. Dupront, *Le mythe de croisade*, 4 vol., Paris, 1997.

7 D. Hay, *Europe : the emergence of an idea*, Edimbourg, 1957, et surtout C. Curcio, *Europa, storia di un'idea*, Florence, 1958 et J.-B. Duroselle, *L'idée d'Europe dans l'histoire*, Paris, 1965. Sur la conscience européenne et son émergence, on pourra consulter *La conscience européenne au XV^e et au XVI^e siècle*, Actes du Colloque international de l'École normale supérieure de jeunes filles, 1980, Paris, 1982. On se reportera aussi à l'article de D. Crouzet, « Chrétienté et Europe : aperçus sur une sourde interrogation du XVI^e siècle », dans *L'ordre européen du XVI^e au XVIII^e siècle*, dir. par G.-H. Soutou et J. Béranger, Paris, 1998, p. 11-50.

8 Pour une réflexion générale sur cette évolution, se reporter à D. Vaughan, *Europe and the Turks : a pattern of alliances, 1350-1700*, Liverpool, 1954.

ce paradoxe que sont consacrées les pages qui suivent. Je m'y efforcerai d'illustrer les fondements de cette culture de l'antagonisme qui imprègne la perception des Turcs par les Occidentaux, avant de montrer comment cette construction est en partie dépassée par la politique des États qui voient dans la Porte un nouvel interlocuteur avant d'y trouver bientôt un partenaire. Ces contacts inédits passent nécessairement par un processus d'apprentissage réciproque qui fera l'objet d'un ultime développement.

Il s'agit finalement d'éclairer ici la progressive intégration de l'Empire ottoman dans le jeu des États européens, mais aussi d'en souligner les obstacles. Cette tentative de synthèse repose tout à la fois sur la lecture d'une historiographie foisonnante et le dépouillement de nouvelles sources. Les références bibliographiques données en note sont volontairement développées, afin de fournir aux lecteurs, et plus particulièrement aux étudiants qui préparent les concours, une liste d'ouvrages et d'articles qui leur permettront d'approfondir les différents thèmes abordés. L'approche suivie pour cette présentation a cependant ses limites. Dans un souci de cohérence, les aspects culturels et politiques y ont été privilégiés au détriment des échanges commerciaux qui n'en occupent pas moins une place essentielle dans les rapports entre les puissances chrétiennes et l'Empire ottoman⁹. Il ne faut pas oublier non plus que l'intensification des liens diplomatiques entre les États européens et la Porte a pu favoriser une dissémination et un enracinement de la présence occidentale dans les territoires du sultan : la période de la Renaissance est ainsi marquée par le redéploiement de réseaux consulaires et négociants sur les côtes de la Méditerranée orientale¹⁰. Enfin, la proximité géographique de certains États européens avec les terres ottomanes a suscité localement le développement de tout un ensemble de relations complexes et ambivalentes qui ne seront pas étudiées dans ces pages¹¹.

9. Voir les ouvrages de W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, 2 vol., Leipzig, 1885-1886 ; E. Ashtor, *Levant trade in the later Middle Ages*, Princeton, 1983 ; H. İnalcık et al. (dir.), *An economic and social history of the Ottoman Empire*, Cambridge, 1994.

10. On pourra consulter à ce propos l'article de N. Steensgaard [« Consuls and nations in the Levant from 1570 to 1650 », *Scandinavian economic history review*, 15 (1967), p. 13-55], dont les conclusions peuvent être en grande partie appliquées aux décennies antérieures. Voir aussi sur ce sujet la tentative de synthèse de L. Dermigny, « Escales, échelles et ports francs au Moyen Âge et aux Temps Modernes », dans *Les grandes escales*, 1^{re} partie, *Recueils de la société Jean Bodin*, t. xxxiv, Bruxelles, 1974, p. 417-428, 446-473. Pour le cas particulier de la France, qu'il me soit permis de renvoyer à G. Poumarède, « Naissance d'une institution royale : les consuls de la nation française en Levant et en Barbarie aux xvi^e et xvi^e siècles », à paraître dans *l'Annuaire-bulletin de la Société d'histoire de France*, début 2003.

11. Sur cette question, voir G. E. Rothenberg, *The austrian military border in Croatia, 1522-1747*, Urbana, 1960. Pour les rapports de la province vénitienne de Dalmatie et d'Albanie avec les territoires ottomans frontaliers, cf. G. Poumarède, « Affrontements, contacts et échanges dans les Balkans aux xvi^e et xvi^e siècles : le cas de la province vénitienne de Dalmatie et d'Albanie », dans *Points de vue sur les Balkans de l'Antiquité à nos jours*, dir. par J.-L. Lamboley, (Les Cahiers du CRHIPA, n°5), Grenoble, 2002, p. 93-130.

Sous le signe de l'affrontement

Avec la prise de Constantinople par Mehmed II en 1453, s'ouvre une période marquée par une confrontation directe entre la Chrétienté occidentale et l'Empire ottoman. Une décennie est encore nécessaire pour que les derniers vestiges des souverainetés grecques d'Orient disparaissent totalement : les despotes de Morée sont définitivement conquis en 1460 et l'empire de Trébizonde, sur les bords de la mer Noire, sombre l'année suivante. La Méditerranée et l'Europe centrale et balkanique se comptent désormais parmi les directions privilégiées de l'expansion turque. Mehmed II commence à lamener la présence latine en mer Égée, s'attaquant aux seigneurs génois, détruisant ce qui restait du duché florentin d'Athènes, prenant Négrepont aux Vénitiens en 1470. En 1480, ses navires tentent sans succès un débarquement dans l'île de Rhodes, possédée par les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Ils sèment aussi la terreur en Italie en s'emparant de la ville d'Otrante qui est mise à sac. Sur terre, la progression se fait au détriment des royaumes de Serbie et de Bosnie qui sont soumis peu à peu, tandis que l'Albanie est pacifiée après plusieurs décennies de révolte et que la Valachie entre dans l'orbite ottomane. Les successeurs de Mehmed II poursuivent dans cette voie. Bâyezid II étend sa domination sur la Moldavie et conquiert la quasi totalité des points d'appuis vénitiens dans le Péloponnèse, au terme d'une guerre engagée contre la Sérénissime de 1499 à 1503. Les premières décennies du XVI^e siècle apportent encore leur lot de succès : Belgrade tombe en 1521, Bude est prise en 1526 et trois ans plus tard, Süleymân met le siège devant Vienne. La plus grande partie de la Hongrie royale est désormais sous contrôle ottoman et le même sort attend la Transylvanie. À l'Est, les possessions des Habsbourg, et plus au Nord, la Pologne servent dorénavant de frontières à la Chrétienté latine. Sur mer, Rhodes tombe en 1522, l'île de Chio, dernier vestige de la présence génoise, est investie en 1566, et les Vénitiens perdent entre 1537 et 1540 les deux dernières places qu'ils contrôlaient en Morée et la plupart des îles de l'Archipel qui demeuraient encore sous leur autorité. Trente ans plus tard, en 1570-1571, Chypre leur est ôtée par les troupes de Selim II. Les côtes de l'Italie, l'île de Malte, où se sont repliés les chevaliers de Saint-Jean, la Sicile, la Sardaigne et la Corse, ainsi que les littoraux espagnols sont les nouvelles frontières maritimes de l'Occident. Ces rivages sont d'autant plus exposés que les Ottomans eux-mêmes ont étendu leur influence le long de la Méditerranée, anéantissant les Mamelouks de Syrie et d'Égypte en 1516-1517, et se dotant ensuite de points d'ancrage en Afrique du Nord. Seule Tunis, prise par Barberousse en 1534, reprise par Charles Quint en 1535, résiste encore. Elle n'est perdue qu'en 1574. Cette expansion formidable de la puissance ottomane, qui se réalise aussi bien au détriment de souverains chrétiens que d'États musulmans, est un des faits

majeurs de la période qui nous intéresse. Elle conduit à une très grande simplification de la configuration géopolitique de l'Europe et de la Méditerranée orientales, laissant la Chrétienté occidentale face à un monde ottoman aux frontières dilatées¹².

Ce processus de conquête, accompagné de la mise en place d'une domination durable des sultans dans les territoires qu'ils ont soumis, favorise en Occident une prise de conscience du péril turc qui se cristallise autour de la crainte d'une subversion totale et inexorable¹³. Comme autant de jalons de l'expansion des Ottomans, des appels au secours et des avertissements s'élèvent des pays progressivement investis. Alors qu'il s'était rendu à Constantinople pour y recueillir la proclamation de la réunion de l'Église grecque à celle de Rome, le cardinal Isidore de Kiev assiste à la prise de la ville par les soldats de Mehmed II¹⁴. Dans une série de lettres qu'il écrit par la suite, il attire l'attention des souverains européens sur le drame qui vient de se dérouler sur les rives du Bosphore. « Toutes les rues, les avenues et les ruelles, confie-t-il ainsi au cardinal Bessarion, étaient pleines de cadavres éventrés et massacrés »¹⁵. Et d'exhorter chacun à s'armer sans tarder, car désormais « le précurseur de l'Antéchrist, le prince et seigneur des Turcs est

12 De nombreuses histoires de l'Empire ottoman permettent de prendre la mesure de l'expansion ottomane aux ^{xv} et ^{xvi} siècles, on se reportera ainsi à H. Inalcik, *The Ottoman Empire, the classical age, 1300-1600*, Londres, 1973 ; S. J. Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, t. 1, *Empire of the Gazis : the rise and decline of the Ottoman Empire, 1280-1808*, Cambridge, 1976 ; R. Mantran (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1989.

13 Pour une approche générale de la question, on pourra se reporter aux ouvrages de R. Schwoebel, *The shadow of the crescent : the Renaissance image of the Turk, 1453-1517*, Nieuwkoop, 1967 ; C. Göllner, *Die Türkenfrage in der öffentlichen Meinung Europas im 16. Jahrhundert*, Bucerest et Baden-Baden, 1978. Un éclairage nouveau a été apporté sur bien des points par une récente publication collective intitulée *Europa und die Türken in der Renaissance*, éd. par B. Guthmüller et W. Köhlmann, Tübingen, 2000. Les perceptions du monde ottoman, souvent mêlées et contrastées, qui s'élaborent à l'échelon inférieur des États, ont fait l'objet d'une abondante bibliographie. À titre indicatif, on pourra se reporter pour l'Espagne, à A. Mas, *Les Turcs dans la littérature espagnole du Siècle d'Or*, 2 vol., Paris, 1967. Pour l'Empire germanique, cf. R. Ebermann, *Die Türkenfurcht...*, op. cit. ; C. Kleinlogel, *Exotik-Erotik. Zur Geschichte des Türkenbildes in der deutschen Literatur der frühen Neuzeit (1453-1800)*, Frankfurt, 1987, ainsi que l'article de synthèse de M. Grothaus, « Zum Türkenbild in der Kultur der Habsburgermonarchie zwischen dem 16. und 18. Jahrhundert », dans *Habsburgisch-osmanische Beziehungen/Relations Habsbourg-ottomanes*, éd. par A. Tietze, Vienne, 1985, p. 67-89. L'exemple de l'Angleterre a été étudié par S. C. Chew, *The Crescent and the Rose : Islam and England during the Renaissance*, Oxford, 1937 ; B. H. Beck, *From the rising of the sun : english images of the Ottoman Empire to 1715*, New York, 1987. À propos de la France, voir C. D. Rouillard, *The Turks in the french history, thought and literature (1520-1660)*, Paris, 1941. Pour l'Italie, on se reportera à L. Rostagno, *Mi faccio turco. Esperienze ed immagini dell'Islam nell'Italia moderna*, Rome, 1983. Le cas de Venise a été plus particulièrement développé par P. Preto, *Venezia e i Turchi*, Florence, 1975 ; L. Valensi, *Venise et la Sublime Porte. La naissance du despote*, Paris, 1987.

14 Sur cet événement, voir S. Runciman, *The fall of Constantinople, 1453*, Cambridge, 1991. À propos d'Isidore de Kiev et de son action dans la réunion des Églises, voir A. Ziegler, « Isidore de Kiev, apôtre de l'union florentine », *Irenikon*, 13 (1936), p. 293-340, ainsi que la notice que lui consacre J. Gill, *Personalities of the Council of Florence*, Oxford, 1964, p. 65-78.

15 A. Pertusi, *La caduta di Costantinopoli. Le testimonianze del contemporanei*, t. 1, Rome, 1976, p. 76, l. 144-146, Isidore de Kiev au cardinal Bessarion, Candie, 6 juillet 1453 : « Viae quidem omnes stratae ac angustiae sanguine et cruore fluentes cadaveribus caesorum ac interfectorum erant plenae. »

tout proche »¹⁶. Tout le chemin parcouru par les Ottomans est parsemé de semblables sentinelles, guetteurs solitaires et impuissants d'une frontière en régression. Martino Segono est de ce nombre. Originaire de Novo Brdo, une cité de la Serbie méridionale, où il a été chanoine, il quitte cette ville après sa destruction par les Turcs en 1455 et s'installe à Padoue, où il poursuit des études de droit canon. En 1480, peu avant le débarquement des Turcs à Otrante, il se trouve vraisemblablement sur la côte dalmate, d'où il adresse un long mémoire au pape Sixte IV pour le prévenir du péril. Segono proclame l'état d'urgence de l'Italie. Les troupes que l'adversaire rassemble sur la côte albanaise la menacent en effet directement, si bien que l'heure n'est plus selon lui à des discours superflus, mais, comme il le déclare d'emblée, à des « préparatifs vigoureux et achevés »¹⁷. Le péril est finalement de tous les lieux et de tous les temps. « Princes, dressez l'oreille, ouvrez l'œil et aigüisez vos esprits », peut-on encore lire dans une lettre de décembre 1537 attribuée à Giovanni IV Crispo, le duc latin de l'île de Naxos dans l'Archipel. Les avantages que les souverains d'Occident retirent pour l'instant du malheur de leurs voisins ne dureront pas, continue ensuite l'auteur, car l'ennemi, à qui profite toutes les discordes, s'achemine vers eux et bientôt leur tour viendra de succomber à ses coups¹⁸. Ce document est adressé au pape Paul III, mais il se diffuse dans toute l'Europe comme un pamphlet. Il n'est pas impossible que ce soit un faux, même s'il semble indéniable qu'il faille en attribuer la composition à quelque habitant de la mer Égée¹⁹.

Ces mises en garde trouvent un réel écho en Chrétienté et des voix se font entendre pour les relayer. La crainte d'une destruction totale se propage ainsi dans l'onde de choc causée par la prise de Constantinople. Les papes s'y montrent particulièrement sensibles. « Entre tous les soucis qui remplissaient son âme, peut-on lire par exemple dans les *Commentaires* de Pie II²⁰, il n'en eut pas de plus grand que d'exciter les Chrétiens contre les Turcs et de leur faire

16 *Ibid.*, p. 82, l. 24-25, Isidore de Kiev aux « fidèles du Christ » (*Christi fidelibus*), Candie, 8 juillet 1453 : « Prope est Antichristi praecursor, Turchorum princeps et dominus. »

17 A. Pertusi, *Martino Segono di Novo Brdo, vescovo di Dulcigno. Un umanista serbo-dalmata del tardo Quattrocento. Vita e opere*, Rome, 1981, p. 79, l. 1-2 : « Celer et matura provisione pro Hyndruntis expeditione opus est. »

18 P. Lonicer, *Chronicorum Turcicorum*, t. II, Francfort, 1584, p. 158, Giovanni IV Crispo à Paul III, Naxos, décembre 1537.

19 Voir une analyse de ce document dans B. J. Slot, *Archipelagus Turbatus. Les Cyclades entre colonisation latine et occupation ottomane, c. 1500-1718*, t. I, Istanbul, 1982, p. 73.

20 Sur Pie II, voir l'article de M. Pellegrini, « Pio II », *Enciclopedia del Papato*, t. II, Rome, 2000, p. 663-685. Sa politique orientale a été plus particulièrement étudiée par A. Matanic, « L'idea e l'attività per la crociata anti-turca del papa Pio II (1458-1464) », *Studi francescani*, 61 (1964), p. 362-394 ; F. Babinger, « Pio II e l'Oriente maomettano », dans *Enea Silvio Piccolomini Papa Pio II*, éd. par D. Maffei, Sienne, 1968, p. 1-13 ; J. Helmuth, « Pius II. und die Türken », dans *Europa und die Türken...*, op. cit., p. 79-137.

la guerre »²¹. Et ce dessein s'est précisément nourri du développement de la puissance et de l'emprise territoriale de ce peuple « qui a conquis de ses armes la Cappadoce, le Pont, la Bithynie et presque toute l'Asie qu'on appelle mineure et, peu de temps après, ses troupes ayant traversé l'Hellespont, qui a occupé la plus grande part de la Grèce et porté ses étendards jusqu'à la Save et au Danube, fleuves fameux »²². Dans un discours prononcé devant les cardinaux de la Curie le 23 septembre 1463, le pape Piccolomini s'exclame encore : « La guerre nécessaire contre les Turcs est imminente et si nous ne prenons pas les armes et nous ne courons pas au devant de l'ennemi, c'en est fait de notre religion »²³. Il revient aussi sur les derniers progrès de l'adversaire : « Le Turc dévaste tantôt l'une, tantôt l'autre des provinces de la Chrétienté. » « Cette année ajoute-t-il, la Bosnie a été prise et le roi de ce peuple exécuté. Les Hongrois tremblent, toutes les populations voisines tremblent. »²⁴. Avec plus ou moins de force et de conviction, tous les successeurs de Pie II trahissent des préoccupations semblables. Ainsi Alexandre VI décrit dans une bulle du 1^{er} juin 1500 les atrocités que les Turcs viennent de commettre contre Venise, avant d'avertir que « poursuivant avec toujours plus de ferveur leur dessein mauvais et injuste et n'aspirant et ne pensant à rien d'autre, jour et nuit, qu'à assujettir les possessions de tous les Chrétiens à leur tyrannie et à celle de leur secte parfaitement immonde, ainsi qu'à ruiner la loi de notre Christ, ils rassemblent à nouveau sur mer une flotte très puissante et sur terre une très grosse armée »²⁵. De telles angoisses sont générales. Épouvanté par la victoire des Ottomans à Mohács en 1526 et par le siège de Vienne de 1529, Érasme publie au début de 1530 la *Consultatio de bello Turcis inferendo*²⁶. En quelques pages haletantes, il rappelle dans cet écrit les princi-

21 E. S. Piccolomini, *Pii II Commentarii rerum memorabilium que temporibus suis contigerunt*, t. 1, Città del Vaticano, 1984, p. 113, livre II, l. 10-12 : « Atque inter omnis curas, que animum eius invasere, nulla maior fuit quam ut in Turco excitare christianos posset atque his bellum inferre. »

22 *Ibid.*, l. 14-16 : « Cappadociam, Pontum, Bithyniam et omnem ferme Asiam, que Minor appellatur, armis subegit nec diu post, transmissis classibus Hellesponto, maiorem Græcie partem occupavit et usque ad Savum et Danubium memorabiles amnes signa protulit. »

23 G. Bernetti, « Appassionato discorso di Pio II ai cardinali per la guerra contro i Turchi », S. Caterina da Siena, xvi/4-5 (1966), p. 25 : « Bellum necessarium cum Turchis imminet, nisi suminus arma atque occurrimus hosti, actum de religione censemus. »

24 *Ibid.*, p. 27 : « Turchi modo istam, modo illam Christianorum provinciam vastat. Bosna hoc anno capta est et rex gentis obruncatus. Trepidant Hungari, trepidant vicini omnes. »

25 O. Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, t. XI, Lucques, 1754, p. 327, bulle « Cum perfidissimi », Rome, 1er juin 1500 : « Ad suum malum et iniquum propositum continue ferventius prosequentes, et nil aliud die noctuque quaerentes et excogitantes, quam omnium Christianorum dominia suae tyrannidi et spurcissimæ sectæ sublicere, ac legem Christi nostri subvertere, denovo validiorem classem maritima, maioremque terrestrem exercitum instruant. » Sur Alexandre VI et la croisade, on verra G. Le Thiec, « Le roi, le pape et l'otage. La croisade, entre théocratie pontificale et messianisme royal (1494-1504) », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 88 (2002), p. 41-82.

26 Sur la perception de la menace turque par Érasme, consulter M. Cytowska, « Érasme et les Turcs », *Eos*, 57 (1974), p. 311-321 ; J.-C. Margolin, « Érasme et la guerre contre les Turcs », *Il pensiero politico*, xiii (1980), p. 3-14 ; M. J. Heath, « Erasmus and war against the Turks », dans *Actes du 1^{er} Congrès*

les coexistent, se complètent ou se succèdent, elles contribuent toutes cependant à donner un sens profond à l'affrontement qui oppose les États occidentaux et l'Empire ottoman, en définissant les contours d'une culture de l'antagonisme largement partagée. Solidement enracinée dans le passé de la croisade et nourrie d'une tradition séculaire de confrontation entre la Chrétienté et l'Islam, la perception de l'Ottoman sous les traits de l'Infidèle s'impose naturellement au premier plan. La lutte menée contre les sultans de Constantinople doit ainsi se faire au nom de la religion et des vertus chrétiennes. Le pape Léon X ne manque pas de verser dans ce registre, lorsque, par sa bulle « *Constituti iuxta* » du 1^{er} avril 1517, il invite les princes chrétiens à déposer les armes pour une période de cinq ans et jette les fondements d'une expédition commune contre Selim 1^{er} 31 : « Vraiment, affirme-t-il alors, il nous est possible de refouler les Turcs et autres infidèles installés à l'Orient et au Midi, qui ignorent la voie de la vraie lumière et du vrai salut à cause de l'obscurité de leur esprit, harcèlent la croix vivifiante, sur laquelle Notre Seigneur a voulu de lui-même affronter la mort, [...] et se font les ennemis haïssables de Dieu et les persécuteurs acharnés de la religion chrétienne » 32. Le combat contre les Turcs reste à la Renaissance un combat mené au nom de Dieu et pour Dieu. Les récits de la guerre turque évoquent des veillées d'armes recueillies, pleines de ferveur et de dévotion. Giacomo Bosio raconte ainsi la préparation spirituelle des combattants avant l'assaut des Turcs contre Rhodes en 1522. Les chevaliers et la population de l'île se livrent à une succession de rites propitiatoires, messes, processions et autres prières publiques, pour que Dieu « daigne les défendre contre leurs ennemis et leur accorder la victoire et le triomphe à la louange et gloire de son très saint nom » 33. Cette exaltation particulière que procure la lutte contre l'Infidèle n'est pas non plus absente de la mêlée. Francesco Balbi, qui participe à la défense de Malte en 1565, tient un journal des événements marquants du siège. Au soir du 15 juillet, après une violente attaque des Turcs, il mentionne la blessure reçue par « fra' Roberto », l'aumônier de sa compagnie, qui « courut partout durant l'assaut, le crucifix dans une main, l'épée dans l'autre, exhortant [les hommes]

31 Sur la politique européenne de Léon X et notamment ses appels à la croisade, voir M. Gattoni, *Leone X e la geopolitica dello stato pontificio*, Cité du Vatican, 2000.

32 O. Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, t. XII, Lucques, 1754, p. 162 : « Turcas vero et infideles alios tam in orientalibus, quam in meridionalibus partibus consistentes, qui veri luminis veraeque salutis iter pertinacissima mentium caligine contemnent, vivificæ cruci, in qua Salvator noster mortem ultro suscipere voluit, [...] insidiantes et hostes Deo odibiles ac Christianæ religionis persecutores acerrimos sese reddunt, reprimere possumus. »

33 G. Bosio, *Dell'istoria della sacra religione et illustrissima militia di San Giovanni Gerosolimitano*, t. I, 2^a partie, Rome, 1594, p. 540-541 : « Pregarono Iddio che si degnasse di difendergli da' nemici loro, di concedergli vittoria e trionfo a laude e gloria del suo santissimo nome. »

à combattre pour la foi du Christ et à bien mourir»³⁴. La bataille de Lépante offre un exemple caractéristique de cette mobilisation des âmes contre les Turcs, qui accompagne celle des armes. Si l'on en croit les relations contemporaines de la victoire, les religieux embarqués à bord des navires confessent à tour de bras les combattants, pendant que la flotte se met en ordre³⁵, et c'est avec une grande dévotion que ceux-ci saluent les étendards frappés de la croix du Christ qui sont hissés sur les mâts des navires peu avant la rencontre³⁶. Enfin, la mort sous les coups de l'Infidèle ouvre toujours une voie vers la sanctification. Le cas des huit cents martyrs du sac d'Otrante, perpétré en 1480, est très bien documenté. Même s'il faut attendre 1771 pour que leur béatitude soit officiellement reconnue par Rome³⁷, ils font l'objet d'un culte parmi la population locale dès le lendemain du drame³⁸ et une première enquête réalisée sur place en 1539 établit que leurs dépouilles ne présentaient aucun signe de putréfaction après plusieurs jours d'exposition et qu'elles furent longtemps entourées par des lueurs d'origine inexplicable³⁹.

L'image du Turc continue donc de se construire sur des référents religieux, qui investissent tout le champ de l'affrontement avec la Porte. Cette permanence du motif de l'Infidèle n'empêche cependant pas l'affirmation d'autres représentations qui prennent le relais. L'assimilation de l'Ottoman au barbare est ainsi systématisée chez les auteurs humanistes des XV et XVI^e siècles, à la

34 F. Balbi, *Diario dell'assedio di Malta, 18 maggio-8 settembre 1565*, Rome, 1965, p. 81 : « Fra' Roberto [...], durante l'assalto è andato da per tutto, con il Crocefisso in una mano e la spada nell'altra, esortandoci a combattere per la Fede di Cristo e a ben morire. » La bibliographie consacrée au siège de Malte par les Turcs en 1565 est très vaste, on consultera les ouvrages récents de E. Bradford, *The great siege of Malta, 1565*, Ware, nouv. éd., 1999 ; C. Desportes, *Le siège de Malte : la grande défaite de Soliman le Magnifique*, Paris, 1999. Pour le point de vue ottoman sur cet épisode d'histoire méditerranéenne, voir A. Cassola, *The great siege of Malta (1565) and the Istanbul State Archives*, La Vallette, 1992 ; et, avec I. Bostan et T. Scheben, *The 1565 Malta ottoman campaign register*, La Vallette, 1998.

35 *Lettera del segretario dell'Illustrissimo Giovan'Andrea Doria nella quale si racconta la felicissima vittoria havuta per il ser. D. Giovanni d'Austria... contro l'armata turchesca, il dì 7 d'ottobre 1571*, Florence, Antonio Padovani, 1571, P2v, lettre du 9 octobre 1571 : « [L'armata] s'andò camminando pian piano, riconciliandoci nel camino tutti con Dio, per mezzo di molti devoti religiosi ch'andavano di galera in galera visitando et inanimando tutti. » Sur la bataille de Lépante, son contexte, son déroulement et ses conséquences, on se reportera à l'ouvrage très bien fait de M. Lesure, *Lépante. La crise de l'Empire ottoman*, Paris, 1972.

36 *Relazione fatta in Roma a Sua Santità dal s. Maestro di campo del Terzo di granata Don Lopes di Figheroa*, Florence, Antonio Padovani, 1571, p. 2 : « Sua altezza [don Giovanni] fece inalberare li crocifissi e standardi, i quali furono salutati con grandissima devotione da tutta l'armata. »

37 Elle intervient en 1771 par un décret de confirmation de culte, document moins solennel que le bref habituellement utilisé pour les béatifications, comme l'a fait remarquer G. Papa, « il processo di conferma di culto dei martiri di Otranto del 1480 », dans *I beati 800 martiri di Otranto del 1480*, Lecce, 1980, p. 113-127. Sur le sac d'Otrante, voir S. La Sorsa, *Lo sbarco dei Turchi in Puglia e la guerra d'Otranto*, Rome, 1945 ; A. Saracino, *Otranto, baluardo dell'Occidente cristiano*, Rome, 1981, ainsi que l'article de V. Salletta, « Il sacco di Otranto (11 agosto 1480) », *Studi Meridionali*, 5 (1972), p. 209-247. On notera aussi l'intéressante étude réalisée à partir des sources ottomanes par E. Rossi, « Notizie degli storici turchi sull'occupazione di Otranto nel 1480-81 », *Japigia*, 2 (1931), p. 182-191.

38 Le développement du culte des martyrs d'Otrante a été étudié par V. Boccadamo, « Il culto dei martiri di Otranto », dans *I beati 800 martiri di Otranto del 1480*, Lecce, 1980, p. 129-155.

39 Elle a été publiée par A. Antonaci, *I processi nella causa di Beatificazione dei martiri di Otranto*, Otrante, 1960, p. 156-161.

faveur de la réflexion savante et du débat érudit qui se sont engagés sur l'origine des Turcs⁴⁰. Dès le ^{xiv}^e siècle, un rapprochement avait été établi entre les Turcs et les Troyens qui se justifiait aux yeux des contemporains par une évidence géographique, car les domaines occupés par les Ottomans recoupaient les territoires où leurs ancêtres supposés avaient été installés, et par un raccourci étymologique, fondé sur la parenté entre le mot *Turci* et celui de *Teucri*, utilisé pour désigner les Troyens dans la littérature antique. Participant de cette vogue des ascendances troyennes revendiquées par un grand nombre de souverains européens, afin d'enraciner leur histoire dynastique dans un passé lointain et fabuleux⁴¹, l'application de ce mythe aux Ottomans est toutefois remise en cause dans les décennies qui suivent la chute de Constantinople. On assiste alors à la formulation d'une nouvelle hypothèse, qui se veut historique et se définit dans une réfutation explicite de la précédente⁴². Elle est notamment exposée dans l'œuvre de Nicolò Sagundino à qui l'on doit sans doute la première tentative européenne d'une histoire des Ottomans⁴³. Ce sujet vénitien, originaire de Négrepont, qui avait servi d'interprète aux conciles de Ferrare et de Florence et accompagné le bayle Marcello à Constantinople après la chute de cette ville, avait une bonne expérience des réalités turques et grecques⁴⁴. Dans le *De origine et gestis Turcarum liber*, qu'il adresse en 1456 à Enea Silvio Piccolomini, alors évêque de Sienne, il situe en Scythie, six cents ans auparavant, le point de départ du « peuple

40 Sur ces débats, voir A. Pertusi, « I primi studi in Occidente sull'origine e la potenza dei Turchi », *Studi veneziani*, xi (1970), p. 465-515. Le sujet a été aussi évoqué par J. Hankins, « Renaissance crusaders : humanist crusade literature in the age of Mehmed », *Dumbarton Oaks papers*, 49 (1995), p. 135-144. Cette question a été développée dans un grand nombre d'études ponctuelles, cf. M. Eckhardt, « La légende de l'origine troyenne des Turcs », *Körösí Csoma - Archivum*, 2 (1926 - 1932), p. 422-433 ; I. Spencer, « Turks and Trojans in the Renaissance », *Modern Language Review*, 47 (1952), p. 330-333 ; S. Runciman, « Teucri and Turci », dans *Medieval and Middle Eastern studies in honour of Aziz Suryal Atiya*, éd. par S. Hanna, Leiden, 1972, p. 344-348 ; C. Gölner, « Legenden von der skythischen, troyanischen und kaukasischen Abstammung der Türken im 15. und 16. Jahrhundert », *Revue des études sud-est européennes*, 15 (1977), p. 49-61 ; M. J. Heath, « Renaissance scholars and the origins of the Turks », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 41 (1979), p. 454-471 ; M. Meserve, « Medieval sources for Renaissance theories on the origins of the Ottoman Turks », dans *Europa und die Türken...*, op. cit., p. 409-436.

41 Cf. l'article de synthèse de F. Graus, « Troja und trojanische Herkunftssage im Mittelalter », dans *Kontinuität und Transformation der Antike im Mittelalter*, éd. par W. Erzgräber, Sigmaringen, 1989, p. 25-44. Le cas français a été étudié par C. Beaune, « L'utilisation politique du mythe des origines troyennes en France à la fin du Moyen Âge », dans *Lectures médiévales de Virgile*, Actes du colloque international de l'École française de Rome, 1982, *Collection de l'École française de Rome*, t. 80, Rome, 1985, p. 331-355.

42 Voir à ce propos A. Pertusi, « I primi studi... », art. cité, p. 481-482.

43 Selon le jugement de F. Babinger, « Johannes Darius (1414-1494), Sachwalter Venedigs im Morgenland und sein griechischer Umkreis », *Sitzungsberichte der bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 5 (1965), p. 25.

44 Sur Sagundino, voir F. Babinger, « Maometto il conquistatore e gli umanisti d'Italia », dans *Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento*, éd. par A. Pertusi, Venise, 1966, p. 441 ; id., « Nikolaus Sagundinos, ein griechisch-venetianischer Humanist des 15. Jahrhunderts », dans *Χριστιανισμός και Αναστασιανός Κ. Ορλάνδου*, Athènes, 1964, p. 198-212.

des Turcs »⁴⁵. L'utilisation de cette information par Piccolomini, devenu entretemps le pape Pie II, dans sa *Cosmographie*⁴⁶ et dans ses *Commentaires*⁴⁷, contribue à la diffuser largement. On la retrouve en 1538 sous la plume de Paolo Giovio : « Sans aucun doute, écrit ce dernier, la nation turque tire son origine des Scythes, aujourd'hui appelés Tartares, lesquels habitent les solitudes [situées] au dessus de la mer Caspienne, aux alentours du fleuve Volga »⁴⁸. La thèse de la souche scythique s'impose donc progressivement au détriment de l'hérédité troyenne. Une telle substitution va dans le sens d'un approfondissement du fossé qui sépare le monde ottoman de la Chrétienté occidentale au moment même où ils entrent directement en confrontation l'un contre l'autre. Devenus les descendants des Scythes, les sultans de Constantinople se trouvent rejetés vers l'Asie, aux frontières de ce qui était pour les Romains le monde connu, et se confondent désormais pleinement avec l'image du barbare. Cette théorie, qui possède aussi un relent d'Hérodote et de guerres médiques, familier aux lecteurs cultivés de l'époque, donne par ailleurs un sens nouveau à l'affrontement entre Chrétienté et Islam, qui ne se limite plus à une question religieuse, mais engage les fondements culturels sur lesquels se bâtit l'Europe de la Renaissance. Selon les auteurs, la barbarie des Turcs se décline en effet sous divers aspects. Tous évoquent leur cruauté⁴⁹. Certes, il s'agit d'abord des atrocités commises contre les Chrétiens et les exhortations pontificales au sursaut contre les Turcs s'accompagnent toujours de poignantes lamentations sur les souffrances endurées par les fidèles du Christ. Mais cette cruauté va bien au delà. Elle serait une vraie sauvagerie, dont les premiers « historiens » occidentaux de l'Empire ottoman identifient les manifestations dans le tempérament des sultans, insistant sur les crimes qui accompagnent les successions au sein de la dynastie. À la fin de l'un des opuscules qu'il consacre aux Turcs, Francesco Sansovino publie un arbre généalogique de la Maison des Ottomans, largement trafiqué et erroné,

45 L'œuvre de Sagudino a été insérée dans un recueil consacré aux Turcs par F. Sansovino, *Dell'istoria universale dell'origine et imperio de' Turchi*, Venetia, 1568 : « Turcarum gens ab annis sexcentis et supra a Scythicis [...] originem traxit. »

46 Voir à ce propos A. Pertusi, « I primi... », *op. cit.*, p. 475-477.

47 Enea Silvio Piccolomini, *Pii II Commentarii...*, *op. cit.*, p. 113, l. 13 : « Hoc genus hominum ex orientali quondam Scythia digressum [est]. » Voir encore à ce propos J. Helmrath, « Pius II. und die Türken », *art. cit.*, p. 108-110.

48 P. Giovio, *Commentario delle cose de' Turchi a Carlo Quinto, imperadore augustò*, 1538, l'ailiv-ailiv : « La nation de' Turchi, senza dubbio alcuno, ha l'origine sua da Scyti, adesso chiamati Tartari, gli quali habitano le solitudini sopra il mar Caspio, circa la fiumara della Volga ». Sur Paolo Giovio (1486-1552) et ses vues sur les Turcs, cf. T. C. P. Zimmermann, *Paolo Giovio. The historian and the crisis of Sixteenth-Century Italy*, Princeton, 1995, p. 121-123, ainsi que les articles de G. Le Thiec, « L'entrée des Grands Turcs dans le Museo de Paolo Giovio », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 104 (1992), p. 781-830 ; H. G. Majer, « Giovio, Veronese und die Osmanen. Zum Sultansbild der Renaissance », dans *Europa und die Türken...*, *op. cit.*, p. 345-372.

49 Sur l'exploitation littéraire de ce thème, voir C. A. Patrides, « « The bloody and cruel Turke » : the background of a Renaissance commonplace », *Studies in the Renaissance*, 10 (1963), p. 126-135.

mais néanmoins vraisemblable pour ses contemporains⁵⁰. Sur la même page, dans un encadré intitulé « Seigneurs homicides de leur propre sang qui usurpèrent le pouvoir »⁵¹, il donne dans l'ordre chronologique la liste des sultans, ou supposés tels, qui auraient mis à mort des membres de leur famille pour accéder à la tête de l'empire. Le catalogue des meurtres est éloquent : plus de dix fraticides, trois assassinats de neveux, deux parricides et la mise à mort de l'un de ses fils par Süleymân. Il ne s'agit pas ici de relever les erreurs et les approximations nombreuses de l'auteur, mais de souligner le dessein de Sansovino, qui s'efforce de contester la légitimité de la souveraineté ottomane, qui ne serait finalement fondée que sur l'usurpation, tout en attirant l'attention sur le caractère barbare et sacrilège de la dynastie des sultans. Ces fraticides et parricides à répétition sont à la fois l'expression de la sauvagerie radicale, hors du commun, des fils d'Osmân et une offense profonde à la loi naturelle.

58

Cette violence sanguinaire n'est toutefois que l'un des aspects de la barbarie des Turcs. Pour les humanistes qui ont vécu de près ou de loin le sac de Constantinople ou qui ont grandi dans son souvenir, leur inculture accroît encore le gouffre qui les sépare de l'Occident. Lauro Quirini, un Vénitien de Candie, lié au cardinal Bessarion, donne le ton. Il déplore ainsi la destruction de « plus de cent vingt mille volumes d'ouvrages » par la faute des Ottomans⁵², si bien que « la langue et la littérature des Grecs, inventées, développées et perfectionnées au prix de tant de temps, de travail et d'effort, ont hélas bel et bien disparu »⁵³. La suite a un ton d'imprécation : « Un peuple barbare, un peuple inculte, vivant sans lois ni coutumes certaines, mais dans le relâchement, le nomadisme et l'arbitraire, plein de perfidie et de fourberie, a foulé aux pieds un peuple chrétien d'une façon infâme et honteuse »⁵⁴. Né dans des cercles grecs érudits⁵⁵, le mythe de l'ignorance des Turcs connaît un vaste succès. On le retrouve sous la plume de Montaigne, qui souligne combien ces peuples sont formés à « l'estimation des armes et mépris des lettres »⁵⁶. Il est aussi repris par les bayles vénitiens à la Porte qui l'associent souvent à leur incivilité, les mœurs des populations ottomanes leur fournis-

50 F. Sansovino, *Lettera o vero discorso sopra le preditioni fatte in diversi tempi da diverse persone illustri le quali pronosticano la nostra futura felicità per la guerra del Turco con la Serenissima Republica di Venetia l'anno 1570*, Venise, 1570, F°6r.

51 *Ibid.* : « Signori homicidari del proprio sangue che usurparono il regno. »

52 A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti sulla caduta di Costantinopoli*, Bologne, 1983, p. 74, l. 89-90, lettre de Lauro Quirini à Nicolas V, Candie, 15 juillet 1453 : « Ultra centum et viginti milia librorum volumina [...] devaslata [est]. »

53 *Ibid.*, p. 74, l. 90-92 : « Ergo et lingua et litteratura Græcorum tanto tempore, tanto labore, tanta industria inventa, aucta, perfecta peribit, heu peribit ! »

54 *Ibid.*, p. 76, l. 98-101 : « Gens barbara, gens inculta, nullis certis moribus, nullis legibus, sed fusa, vaga, arbitraria vivens, perfidiarum fraudumque plena turpiter ignominioseque christianum genus calcat. »

55 On consultera à ce propos R. Schwœbel, *The shadow of the crescent...*, op. cit., p. 152-165.

56 C. D. Rouillard, « Montaigne et les Turcs », *Revue de littérature comparée*, 18 (1938), p. 241.

sant matière à d'innombrables gloses⁵⁷. Parmi celles-ci, la polygamie retient plus particulièrement l'attention des Occidentaux, qui y voient l'expression d'un tempérament luxurieux et y puisent les justifications d'un jugement moral défavorable. Le potentat assoiffé du sang de sa propre race, le barbare destructeur de culture, l'animal dominé par ses sens, tous ces traits confluent finalement dans la notion d'*immanitas*, concept clé des XV^e et XVI^e siècles, qui s'oppose exactement à celui d'*humanitas* et évoque un processus de déshumanisation dans lequel l'image divine de l'homme est niée⁵⁸. L'utilisation de l'expression *immane genus* pour désigner les Ottomans se diffuse dans la littérature humaniste, au moment même où se succèdent ces grands ébranlements que sont la prise de Constantinople, la chute de Négrepont ou le sac d'Otrante⁵⁹. Cela revient à enraciner la confrontation dans la radicalité d'une notion qui crée un obstacle infranchissable entre les belligérants et exclut tout apaisement, tout rapprochement, toute compromission.

La construction d'un discours sur l'antagonisme culturel qui oppose les mondes chrétien et ottoman caractérise le tournant des XV^e-XVI^e siècles. Elle prépare l'émergence d'une thématique plus politique, qui s'affirme enfin dans la période suivante, alors que se diffuse en Occident une connaissance un peu plus détaillée des réalités turques. Le barbare tire ainsi le despote dans son sillage. Prolongeant les pages que Paolo Preto a consacrées à ce sujet⁶⁰, il revient à Lucette Valensi d'avoir souligné, dans un bel essai paru en 1987⁶¹, le concours décisif que les bayles de Venise en poste à Constantinople prêtent à l'élaboration du mythe du despotisme oriental⁶². Étudiant soigneusement les longues relations qu'ils ont coutume de lire devant le Sénat de la République à leur retour de charge, elle a montré comment les représentants de la Sérénissime en viennent progressivement à dénoncer le désordre et le dérèglement qui régneraient dans le monde ottoman, la corruption qui gangrènerait ses rouages et gagnerait le sommet de l'État, la famille régnante

57 P. Preto, *Venezia e i Turchi...*, op. cit., p. 233-243.

58 Voir à ce propos l'opuscule que publie, en 1512, Giovanni Pontano, *Ioannis Ioviani Pontani de immanitate liber ad Hieronymum Carbonem patritium Neapolitanum*, s.l., [1512]. Sur Pontano, on se reportera F. Tateo, *Umanesimo etico di G. Pontano*, Lecce, 1972.

59 F. Tateo, « Letterati e guerrieri di fronte al pericolo turco », dans *Chierici e feudatari del Mezzogiorno*, Rome, 1984, p. 31-33.

60 P. Preto, *Venezia e i Turchi...*, op. cit., p. 146-162.

61 L. Valensi, *Venise et la Sublime Porte*, op. cit.

62 Sur ce mythe, voir plus généralement F. Venturi, « Despotismo orientale », *Rivista storica italiana*, 72 (1960), p. 117-126 ; M. Grothaus, « Vorbildlicher Monarch, Tyrann oder Despot ? Europäische Vorstellungen vom Osmanischen Reich zwischen Renaissance und Aufklärung », *Frühneuzeit-Info*, 6 (1995). Son émergence est inséparable de la faveur nouvelle qui entoure le mot de « despote » à partir du XVI^e siècle, cf. R. Kœbner, « Despot and despotism : vicissitudes of a political term », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 14 (1951), p. 275-302.

qui s'abrutirait de plaisirs, de cruauté et de violence⁶³. Le mot de tyrannie est bientôt prononcé par les Vénitiens qui s'en délectent et se le repassent de l'un à l'autre⁶⁴, décrivant un mode de gouvernement fondé sur la contrainte et la terreur. Marco Minio, qui se présente devant le Sénat en 1522, juge ainsi que l'obéissance rendue à Süleymân « est si grande qu'elle frise l'indicible » et précise aussitôt qu'« il n'y a personne qui ait l'audace de contrevenir » à sa volonté, car il lui en coûterait la vie⁶⁵. L'exemple de l'exécution du *seliktar bachi* qu'il rapporte par ailleurs illustre parfaitement son propos. « Ses proches, raconte-t-il, ne firent aucun acte de défense, sauf qu'ils l'accompagnèrent à la mort en pleurant »⁶⁶. Seule la crainte semble fonder l'obéissance à un souverain, dont les jugements terribles et expéditifs sèment le désespoir. L'un des successeurs de Minio, Domenico Trevisan a beau de même admirer l'ordre intérieur de l'Empire ottoman et souligner qu'il est maintenu par le sultan « avec beaucoup de réputation », il n'en ajoute pas moins qu'il se conserve chez ses sujets « plutôt par la crainte que par l'amour »⁶⁷. Il faut encore quelques décennies pour assister à la naissance du despote et c'est chose faite dans les années 1630 : l'adjectif « despotique » (*despotico*) finit par être couramment employé pour désigner le gouvernement ottoman⁶⁸.

Qu'il s'agisse de l'infidèle, du barbare ou du despote, chacune de ces figures associées à la représentation du Turc participe d'une culture de l'affrontement, dont la principale raison d'être réside dans la mobilisation des esprits et des bras face à la menace ottomane. Ces images forgées dans les textes sont aussi relayées par l'iconographie. Dans sa thèse qui est sur le point de paraître dans la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, Guy Le Thiec a savamment montré comment la représentation des Turcs dans les gravures et les peintures de la Renaissance française et italienne était indissociablement liée à la logique de conflit qui oppose au même moment la Chrétienté et le monde ottoman⁶⁹. Ces thèmes pénètrent finalement les relations internationales. La papauté de la fin du XV^e et du XVI^e siècle trouve

63. Sur ce deuxième volet, voir les chapitres 6 à 8 de *Venise et la Sublime Porte*, op. cit., p. 82-122.

64. *Ibid.*, p. 95-98.

65. *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato durante il secolo decimosesto*, éd. par E. Alberi, sér. III, t. II, Florence, 1855, p. 73, relation de Marco Minio, 1522 : « La obbedienza sua è tanto grande che maggior non si potrà narrare, né è persona alcuna, ancor che vi andasse la vita, che avesse audacia di contraddir alla volontà del Signore. »

66. *Ibid.*, p. 71 : « Quelli di casa non fecero alcuna difesa, salvo che piangendo lo accompagnarono alla morte. »

67. *Relazioni degli ambasciatori...*, op. cit., sér. III, t. I, Florence, 1840, p. 154, relation de Domenico Trevisan, 1554 : T. évoque ainsi l'« ordine mantenuto con molta riputazione e conservato presso li suoi sudditi più tosto col timore che coll' amore. »

68. *Ibid.*, p. 99.

69. G. Le Thiec, « Et il n'y aura qu'un seul troupeau... » L'imaginaire de la confrontation entre Turcs et Chrétiens dans l'art figuratif en France et en Italie de 1453 aux années 1620, thèse de doctorat sous la direction d'Arlette Jouanna, 4 vol., Université Paul Valéry-Montpellier III, 1994.

dans la lutte contre l'Infidèle un moyen sûr pour conserver une influence sur les rapports entre les princes⁷⁰. Dès lors, les souverains pontifes se font les artisans inlassables d'une union des États occidentaux contre les Ottomans, agitant régulièrement de nouveaux projets de ligue et promettant une victoire certaine contre les sultans⁷¹. Une telle activité rejaillit d'ailleurs sur les autres domaines d'intervention de la diplomatie romaine. Les médiations proposées par les papes pour réconcilier les monarques du temps apparaissent ainsi subordonnées pour une grande part au désir de voir ces derniers retourner conjointement leurs troupes contre les Turcs⁷². Après la reprise des hostilités entre François I^{er} et Charles Quint dans le courant de l'année 1536, Paul III multiplie les démarches pour rapprocher les deux princes, alors que Süleymân I^{er} semble s'armer de son côté. Au mois de décembre, le nonce en France Rodolfo Pio di Carpi est chargé d'attirer l'attention de François I^{er} sur « les préparatifs tout-puissants des Infidèles » (*gli omnipotenti apparati degli Infideli*), qui se rassemblent et se massent sur la côte orientale de l'Adriatique, inquiétant directement la péninsule italienne. Il s'agit de mettre en avant cette conjoncture redoutable pour hâter un accommodement entre le Valois et son adversaire, après qu'une congrégation de cardinaux a clairement affirmé que « le remède et le salut [de la Chrétienté] consistent dans la concorde entre le roi et l'empereur », ajoutant qu'il est « nécessaire d'établir et de procurer avec toute la vigueur possible, si la paix ne peut pas naître entre eux comme elle le devrait, qu'ils suspendent au moins leurs différends et leurs combats jusqu'à ce qu'il soit opportunément pourvu à cette ruine et abolition si grandes et manifestes qui menacent comme on le voit la République chrétienne »⁷³. Dans un bref qu'il adresse quelques mois plus tard à Charles Quint pour mieux l'exhorter à s'entendre avec son rival, Paul III affirme encore qu'il a « toujours craint et annoncé qu'une discorde avec le roi très chrétien fini-

70 Voir à ce propos les analyses proposées par P. Prodi, *Il sovrano pontefice*, Bologne, 1982, p. 335-337.

71 Pour un aperçu général de l'engagement de la papauté en faveur de la lutte contre les Ottomans, on pourra toujours se reporter à l'ouvrage tout à la fois un peu ancien et rapide de M. Petrocchi, *La politica della Santa Sede di fronte all'invasione ottomana, 1444-1718*, Naples, 1955. On trouvera sur ce sujet d'abondants développements et une mine de détails dans K. M. Setton, *The Papacy and the Levant (1204-1571)*, t. II, *The Fifteenth Century*, Philadelphie, 1978 ; *ibid.*, t. III et IV, *The Sixteenth Century*, Philadelphie, 1984.

72 Pour une vue d'ensemble de l'histoire de la diplomatie pontificale se reporter à l'ouvrage de P. Blet, *Histoire de la représentation diplomatique du Saint-Siège des origines à l'aube du XIX^e siècle*, Cité du Vatican, 1982, ainsi qu'à l'article en forme de synthèse historiographique de L. Riccardi, « An outline of vatican diplomacy in the early modern age », dans *Politics and diplomacy in early modern Italy. The structure of diplomatic practice, 1450-1800*, dir. par D. Frigo, Cambridge, 2000, p. 95-108.

73 J. Lestocquoy (éd.), *Correspondance des nonces en France Carpi et Ferrerio (1535 - 1540)*, Rome-Paris, 1961, p. 214. Ambrogio Ricalcati à Rodolfo Pio di Carpi, Rome, 8 décembre 1536 : « Elle concludero che il remedio et la salute consisteva nella concordia di questo re et dell'imperatore, et che però fu necessario instare et procurare con ogni vigore che almeno, se pace non poterà nascere tra essi come doveria, se suspendessero le differentie et l'arme, finché se fusse opportunamente provisto a questa così grande et manifesta ruina et abolitione che si vede soprastare alla Republica christiana. »

rait par rejaillir à la ruine de toute la Chrétienté ». Il précise ensuite qu'à sa grande douleur, celle-ci lui semble désormais très proche, vu que l'ennemi est presque aux portes⁷⁴. Une autre missive adressée au même moment à François I^{er} évoque quant à elle le « très grave péril qui s'étend à cause des Turcs sur l'Italie et au delà de celle-ci sur la Chrétienté toute entière »⁷⁵.

À première vue, ces initiatives de la papauté rejoignent les préoccupations des souverains européens. La plupart des grands accords internationaux de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle évoquent en effet le danger ottoman dans leur préambule ou dans leurs articles, si bien que le temps des traités, des négociations de paix et des conclusions d'alliance apparaît comme un moment favorable pour réfléchir à une entreprise collective contre l'ennemi commun⁷⁶. Ces attentes sont clairement exprimées par Ferdinand d'Aragon dans les préliminaires du traité qu'il signe avec Henri VIII d'Angleterre, le 21 juin 1510 : « Selon le conseil de la nature et l'exigence de la raison, affirme ainsi le monarque, nous voulons et souhaitons vivement avoir des pactes de paix très honorables et de concordes très sacrées avec tous les princes chrétiens, comme il est naturel de la part d'un homme qui désire que les volontés et les forces de la religion chrétienne dans son ensemble soient liées et unies le plus possible, afin que les armes de tous les Chrétiens soient retournées contre les Infidèles, ennemis du nom chrétien, lorsque les guerres qui les opposent seront terminées »⁷⁷. Parfois, ces déclarations préliminaires s'accompagnent de dispositions plus explicites, insérées dans le corps des documents. Certaines d'entre elles ont un caractère défensif. Conclu le 13 octobre 1501 entre Louis XII et Maximilien de Habsbourg, le traité de Trente prévoit que « le très chrétien roi des Francs secoure de toute sa puissance le sérénissime roi des Romains, futur empereur, contre les très perfides Turcs, ennemis de la religion chrétienne, à condition que l'ensemble des rois et des princes chrétiens, ou la plupart d'entre eux, assistent aussi sa majesté impé-

74 O. Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, t. xiii, Lucques, 1755, p. 458, Paul III à Charles Quint, Rome, 16 juin 1537 : « Semper timuimus et futurum denuntiavimus, ut una cum christianissimo rege dissentio in perniciem totius Christianitatis esset redundatura, id maximo cum dolore nostro videmus hodie ita propinquum esse, ut fere in foribus hostem habeamus. »

75 *Ibid.*, p. 459, Paul III à François I^{er}, Rome, 17 juin 1537 : « In hoc gravissimos periculo, quod nunc Italiae et post illam universae Christianitati a Turcis imminet. »

76 Qu'il me soit permis de renvoyer en complément à ce que j'ai déjà dit sur cette question dans G. Poumarède, « La question d'Orient au temps de Westphalie », dans *L'Europe des traités de Westphalie. Esprit de la diplomatie et diplomatie de l'esprit*, dir. par L. Bély, Paris, 1998, p. 365-369.

77 J. Dumont, *Corps universel diplomatique du droit des gens*, t. i/1, Amsterdam - La Haye, 1726 : « Etsi, suadente natura et ratione dictante, cum omnibus Christianis principibus honestissimae pacis et sanctissimae concordiae foedus habere volumus et vehementer optamus, utpotè qui totius christianae religionis animos et vires conjunctas maximeque concordēs esse desideramus, ut, bellis inter Christianos extinctis, omnium Christianorum arma adversus infideles christiani nominis hostes convertantur. »

riale »⁷⁸. Lorsque les mêmes souverains s'allient en 1504 contre la République de Venise, ils s'obligent et obligent tous ceux qui souscriront au texte par la suite à se soutenir de toutes leurs forces, si jamais, « attiré par les Vénitiens, l'immondissime Turc, hostile à notre foi, envahit ledit roi des Romains, ou d'autres fidèles du Christ »⁷⁹. Dans d'autres documents, les clauses qui regardent les Ottomans peuvent aussi prendre une tournure résolument offensive et ouvrir la voie, au moins dans les textes, à la préparation de quelque campagne militaire. En 1508, l'un des articles qui scellent l'alliance de Maximilien I^{er} et de son petit-fils Charles de Gand avec Louis XII et le duc de Gueldres prévoit ainsi la création « entre les parties d'une confédération particulière contre les Turcs et autres infidèles et ennemis de la religion chrétienne ». Il stipule en outre qu'après avoir « accommodé leurs affaires, elles devront tendre à cette expédition » et promettre « que si l'une d'entre elles, qu'il s'agisse de l'empereur très auguste ou du très chrétien roi de France, veut s'en prendre aux Turcs ou aux autres infidèles et ennemis de la religion chrétienne, l'autre sera tenue de les attaquer volontiers pour pouvoir l'assister et lui prêter toute aide et faveur »⁸⁰. On peut de même évoquer le traité de Crépy (18 septembre 1544), par lequel le roi de France s'oblige à fournir à Charles Quint « six cens hommes d'armes de ses ordonnances » et « dix mille hommes de pied de ses sujets », lorsque celui-ci se mettra en campagne « pour la répulsion du Turc et de ses forces, et recouvrement des choses par lui occupées au côté de Hongrie »⁸¹.

Une bonne volonté générale s'exprime donc à l'égard des projets de lutte contre les Ottomans dans la lettre des traités passés entre les souverains de la Renaissance. Force est cependant de constater qu'elle débouche rarement sur des réalisations concrètes. Malgré tout l'enthousiasme et tous les espoirs qu'il place dans l'organisation d'une croisade durant les dernières années de sa vie, Pie II meurt à Ancône en 1464 sans avoir pu contempler l'arrivée de la flotte vénitienne sur laquelle il devait embarquer pour le Levant, à cause

78 J. Dumont, *Corpus universum...*, op. cit., t. IV/1, p. 16 : « Quod christianissimum Francorum rex secundum totam suam potentiam juvet serenissimum Romanorum regem, futurum imperatorem, contra perfidissimos Turcas christianæ religionis hostes, si et in quantum reliqui christiani reges et principes, aut major eorum pars, suam cæsarem majestatem etiam juverint. »

79 Voir le traité de Blois du 22 septembre 1504, dans J. Dumont, *Corpus universum...*, op. cit., t. IV/1, p. 58-59 : « Fuit conventum, quod si spurcissimus Turca fidei nostræ inimicus, ab ipsis Venetis ascitus, prædictum Romanorum regem, aut alios invadat christicolæ, quod præfati Sanctissimus Dominus Noster et reges, ac alii confœderati, qui hanc ligam ingressi fuerint, totis viribus, tanquam unum in robur conjuncti, communi hosti veluti ad commune incendium extinguendum occurrent. »

80 Il s'agit d'un traité lui aussi signé à Cambrai le 10 décembre 1508 et publié par J. Dumont, *Corpus universum...*, op. cit., t. IV/1, p. 111 : « Actum est, quod sit inter ipsas partes una specialis confœderatio contra Turcos et alios infideles ac hostes christianæ religionis. Ita quod, rebus eorum compositis, ad ipsam expeditionem intendere debeant. Quod si unus ipsorum, sacratissimi imperatoris ac christianissimi regis Franciæ, vellet invadere ipsos Turcos, aut alios infideles et christianæ religionis hostes et inimicos, tenebitur alter illi invadere volenti pro posse assistere et omne auxilium ac favorem præstare. »

81 J. Dumont, *Corpus universum...*, t. IV/2, Amsterdam - La Haye, 1726, p. 281.

des lenteurs calculées de celle-ci⁸². Ses successeurs de la fin du XV^e siècle n'ont d'ailleurs pas plus de chance que lui et leurs projets dépassent rarement le stade des déclarations d'intention et des bonnes paroles. Certes, en 1501, à l'appel d'Alexandre VI, les Portugais, les Français, les Espagnols, les Hongrois, ainsi que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, apportent bien leur soutien à la République de Venise dans la guerre qu'elle mène contre le sultan Bâyezid II, mais ils le font dans un ordre si dispersé et pour une si courte durée que bien loin de remporter une victoire éclatante contre la Porte, ils ne peuvent empêcher la défaite finale de la Sérénissime⁸³. Il y a pire cependant. En 1522, Rhodes capitule sans avoir reçu aucun secours : le pape a bien promis trois mille soldats, mais il ne s'est pas pressé de les envoyer ; les Français et les Espagnols, en guerre les uns contre les autres, ne bougent pas, tout au plus François I^{er} envoie-t-il quelques navires chargés de munitions qui n'arrivent jamais ; les Vénitiens préfèrent quant à eux se consacrer à leur propre défense⁸⁴. Quinze ans plus tard, Paul III a beau déployer des trésors de patience et des efforts infinis pour unir Charles Quint et la Sérénissime dans une Sainte Ligue qui est conclue au début de 1538, les opérations conjointes menées par les coalisés en Méditerranée orientale ne portent aucun fruit et l'union se disloque dès l'année suivante, alors qu'Impériaux et Vénitiens n'avaient jamais cessé de négocier avec les Turcs chacun de leur côté⁸⁵. Dans cette longue succession d'échecs, se distingue la victoire mémorable de Lépante. Si le succès est indéniable et si ses conséquences sont importantes pour le moral général de la Chrétienté⁸⁶, les lendemains du triomphe n'en ont pas moins un goût amer. En partie détruite lors de la rencontre, la flotte turque se reconstitue en quelques mois à peine⁸⁷, tandis qu'à l'exception de l'Espagne et de la Sérénissime, Pie V et son successeur Grégoire XIII ne sont parvenus à attirer dans les rangs de l'alliance aucun monarque de premier plan malgré toutes les démarches entreprises en ce

82 A. Silvestri, « Gli ultimi anni di Pio II », *Atti e memorie della Società tiburtina di storia e d'arte*, 20/21 (1940-1941), p. 243-246 ; A. Matanic, « L'idea e l'attività per la crociata anti-turca... », art. cité, p. 389-393 ; J. Helmuth, « Pius II. und die Türken », art. cité, p. 127-133.

83 K. M. Setton, *The Papacy and the Levant*, t. I, op. cit., p. 502-542.

84 Sur le siège et la chute de Rhodes, voir les éléments nouveaux apportés par l'ouvrage de N. Vatin, *L'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, l'Empire ottoman et la Méditerranée orientale entre les deux sièges de Rhodes, 1480-1522*, Louvain-Paris, 1994, p. 329-374.

85 C. Capasso, « Barbarossa e Carlo V », *Rivista storica italiana*, 49 (1932), p. 169-209, 304-348 ; G. Cozzi et al., *La Repubblica di Venezia nell'età moderna. Dal 1517 alla fine della Repubblica*, Turin, 1992, p. 40-45.

86 A. Olivieri, « Il significato escatologico di Lepanto nella storia religiosa del Mediterraneo del Cinquecento », dans *Il Mediterraneo nella seconda metà del Cinquecento alla luce di Lepanto*, éd. par G. Benzioni, Florence, 1974, p. 257-277 ; L. Pierozzi, « La vittoria di Lepanto nell'escatologia e nella profezia », *Rinascimento*, 34 (1994), p. 317-363.

87 A. C. Hess, « The battle of Lepanto and its place in Mediterranean history », *Past and present*, 57 (1972), p. 53-73.

sens⁸⁸. De surcroît, la ligue, qui avait été proclamée après tant de discussions et tant de controverses, sombre très vite faute d'avoir su tirer un réel profit sur le terrain de la victoire remportée en 1571 et sans avoir pu éviter que l'île de Chypre ne tombe aux mains des Ottomans⁸⁹. Malgré l'omniprésence de la peur du Turc, malgré les appels incessants lancés en faveur d'une mobilisation générale, il semble donc qu'il soit devenu impossible de rassembler les souverains européens contre la Porte. Les divisions internes de la Chrétienté et les divergences d'intérêt des princes qui la composent rendent illusoire un tel projet. Un net décalage s'instaure dès lors entre la prise de conscience collective du péril turc et la politique suivie par les États, pour lesquels bien loin d'être un adversaire absolu et primordial l'Empire ottoman apparaît de plus en plus comme un interlocuteur possible et parfois même comme un allié providentiel.

De l'adversaire au partenaire

L'établissement de relations entre les souverainetés occidentales et les sultans ottomans est ancien. Il est contemporain de l'émergence politique de ces derniers et du développement de leur domination territoriale. Dès le milieu du XIV^e siècle, des contacts réguliers sont ainsi attestés entre Orkhân et la République de Gênes⁹⁰. La première ambassade vénitienne, dont on conserve la trace, remonte au début des années 1360 : Leonardo Contarini et Marino Venier sont envoyés vers Murâd I^{er} pour le féliciter après le transfert de sa capitale à Andrinople qui vient d'être conquise⁹¹. Jusqu'en 1453, ce ne sont pas moins de cinquante ambassadeurs et émissaires de la Sérénissime qui se succèdent ainsi à la Porte. Inversement, la première mission ottomane sur les bords de la lagune daterait quant à elle de 1384⁹². Longtemps, ces liens

88 H. Jedin, « Papst Pius V., die heilige Liga und der Kreuzungsgedanke », dans *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500 alla luce di Lepanto*, éd. par G. Benzoni, Florence, 1972, p. 193-213.

89 Consulter à ce propos l'article de M. Gattioni, « La spada della croce : la difficile alleanza ispano-veneto-pontificia nella guerra di Cipro. Politica estera e teoresi filosofica nei documenti pontifici », *Ricerche storiche*, 29 (1999), p. 611-650.

90 Sur les relations entre Gênes et les Ottomans durant la période médiévale, on verra tout d'abord l'article ancien de C. Manfroni, « Le relazioni fra Genova, l'impero bizantino e i Turchi », *Atti della società ligure di storia patria*, 28 (1898), p. 575-908. Le sujet a été entièrement renouvelé par M. Balard (*La Romanie génoise (or-début du XV^e siècle)*, 2 vol., Rome, 1978), qui consacre de nombreux développements aux premiers contacts entre les deux puissances. Le volet économique de ces rapports a été repris et développé dans un ouvrage récent qui apporte quelques compléments aux travaux fondateurs de M. Balard, cf. K. Fleet, *European and Islamic trade in the early Ottoman state. The merchants of Genoa and Turkey*, Cambridge, 1999.

91 Pour une étude minutieuse des premières missions diplomatiques vénitiennes vers les sultans ottomans jusqu'à la chute de Constantinople, cf. A. Fabris, « From Adrianople to Constantinople : venetian-ottoman diplomatic missions, 1360-1453 », *Mediterranean historical review*, 7 (1992), p. 154-200. Ces premiers échanges ont aussi été évoqués par F. Thiriet, *La Romanie vénitienne. Le développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien (XV-XV^e siècle)*, 2^e éd., Paris, 1975.

92 Sur les envoyés ottomans à Venise, on verra l'ouvrage très complet de M.-P. Pedani, *In nome del Gran Signore. Inviati ottomani a Venezia dalla caduta di Costantinopoli alla guerra di Candia*, Venise, 1994.

impliquent de façon privilégiée les États présents dans le Levant ou les monarques des marges orientales de la Chrétienté. En 1414, le roi de Pologne Ladislas Jagellon expédie deux envoyés vers Mehmed I^{er} pour lui proposer sa médiation dans le conflit qui l'oppose à Sigismond de Hongrie⁹³. Ces rapports toujours plus nombreux consacrent le rang de puissance régionale que s'acquièrent les sultans grâce à leurs conquêtes. Ils touchent naturellement à la question de la guerre et de la paix : entre 1421 et 1498, on compte dix traités de trêve conclus entre la Porte et la Hongrie⁹⁴. Mais les Ottomans ne sont pas seulement des adversaires. Des relations commerciales s'établissent aussi. Durant l'hiver 1351-1352, les Génois signent un traité avec Orkhân qui leur permet de commercer librement dans les territoires de ce dernier⁹⁵. Les Vénitiens en font de même avec Bayezid I^{er} en 1390⁹⁶. Dans le jeu diplomatique et militaire complexe qui se déroule en Orient, les sultans peuvent aussi faire figure de partenaires. Des ouvertures sont faites dans leur direction, débouchant parfois sur des alliances ponctuelles ou plus durables. En 1377, Venise et Gênes, qui sont en guerre l'une contre l'autre, cherchent toutes deux à obtenir le soutien de Murâd I^{er} et lui envoient des ambassadeurs à cette fin⁹⁷. Au début des années 1410, la Sérénissime envisage un temps d'expédier une mission vers le prince Mûsâ, qui règne sur les possessions ottomanes de Grèce, pour réclamer son aide contre la Hongrie⁹⁸. La réciproque est aussi vraie. Durant le conflit vénéto-génois des années 1350, les Osmanli aident la République de Saint-Georges en lui fournissant des vivres et des informations⁹⁹. Un émissaire de Murâd I^{er} se présente à Venise en 1384 et propose à la Sérénissime une alliance contre Gênes¹⁰⁰. En 1439, une ambassade turque arrive à Cracovie et expose au roi de Pologne le projet d'une union anti-hongroise¹⁰¹. Enfin, on trouve déjà au début du XV^e siècle les premiers signes d'une perception du rôle global que les Ottomans peuvent être amenés à jouer sur le théâtre occidental. Entre les années 1420 et 1430, le duc de Milan Filippo Maria Visconti envoie plusieurs émissaires vers

93 D. Kolodziejczyk, *Ottoman-Polish diplomatic relations (15th-18th century). An annotated edition of 'Ahdnames and other documents*, Leyde-Boston-Cologne, 2000, p. 100.

94 *Ibid.*, p. 81-82.

95 K. Fleet, *European and islamic trade...*, *op. cit.*, p. 11.

96 A. Fabris, « From Adrianople to Constantinople... », *art. cit.*, p. 163. Sur ce traité et plus généralement sur les capitulations vénéto-ottomanes, on se reportera à l'étude passionnante et systématique d'H. Theunissen, *Ottoman-venetian diplomatics : the 'Ahd-name's. The historical background and the development of a category of political-commercial instruments together with an annotated edition of a corpus of relevant documents*, dans *Electronic journal of oriental studies (EJOS)*, 1/2 (1998), p. 1-698.

97 M. Balard, *La Romanie génoise...*, *op. cit.*, t. I, p. 89 ; A. Fabris, « From Adrianople to Constantinople... », *art. cit.*, p. 158.

98 A. Fabris, « From Adrianople to Constantinople... », *art. cit.*, p. 171.

99 M. Balard, « À propos de la bataille du Bosphore. L'expédition génoise de Paganino Doria à Constantinople », *Travaux et Mémoires*, 4 (1970), p. 444-445.

100 M.-P. Pedani, *In nome del Gran Signore...*, *op. cit.*, p. 11.

101 D. Kolodziejczyk, *Ottoman-Polish diplomatic relations...*, *op. cit.*, p. 100.

Murâd II. Le but principal de ces missions est de faciliter la signature d'une trêve entre la Porte et Sigismond de Hongrie, tout en attisant la colère du sultan à l'égard de Venise. Visconti, qui est lui-même en lutte contre la Sérénissime, espère ainsi libérer Sigismond de ses tracasseries orientales pour qu'il puisse intervenir en Italie à ses côtés, tout en suscitant à son adversaire vénitien une diversion dans le Levant qui pourrait être favorable à ses intérêts¹⁰².

De tels calculs annoncent la mutation fondamentale qui s'opère durant la Renaissance, faisant passer l'Empire ottoman du statut d'une puissance régionale à celui d'un acteur de premier plan dans les relations entre les États européens. Incontestablement, la conquête de Constantinople par Mehmed II et l'enracinement de la présence ottomane en Méditerranée et dans l'Europe orientale contribuent à définir aux yeux des puissances occidentales un nouveau rôle pour les sultans¹⁰³. On peut voir une illustration symbolique de ce changement dans la fameuse lettre que le pape Pie II compose à l'intention du sultan vers 1461-1462. Ce long document de plusieurs dizaines de pages, qui n'a sans doute jamais été expédié et dont les motivations profondes demeurent encore un mystère, se présente d'abord comme une réfutation des erreurs de l'Islam et une apologie du christianisme, destinées à conduire le souverain ottoman sur la voie de la conversion. Il contient cependant une promesse du pape de le reconnaître comme empereur d'Orient et d'Occident au cas où celui-ci se déciderait à embrasser la religion chrétienne, réalisant ainsi le rêve d'une réunion des chrétientés latine et grecque. Un tel texte, dont la nature relève plutôt d'une utopie politique et religieuse, teintée de messianisme et d'eschatologie, n'en souligne pas moins la position solide et incontournable que les Ottomans occupent désormais¹⁰⁴. Sa rédaction coïncide avec une multiplication des liens entre les princes italiens et les sultans de Constantinople entre la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle. Dans une péninsule déchirée par des luttes intestines et bientôt menacée par des interventions extérieures, la tentation est grande de voir la Porte comme un recours et de solliciter son appui. L'intensification de ces contacts va d'ailleurs

102 G. Romano, « Filippo Maria Visconti e i Turchi », *Archivio storico lombardo*, 2^e série, 17 (1890), p. 585-618 ; F. Babinger, « Relazioni visconteo-sforzesche con la corte ottomana durante il sec. XV », dans *La Lombardia e l'Oriente*, Milan, 1963, p. 8-30.

103 Pour une analyse géopolitique du déploiement de la puissance ottomane durant la Renaissance, voir A. C. Hess, « The evolution of the ottoman seaborne empire in the age of the oceanic discoveries, 1453-1525 », *American historical review*, 85 (1970), p. 1892-1919 ; R. Brummett, *Ottoman seapower and levantine diplomacy in the age of discovery*, Albany, 1994.

104 Sur ce texte qui a fait couler beaucoup d'encre et connu des interprétations multiples, on consultera l'édition de G. Toffanin (éd.), *Lettera a Maometto II di Pio II*, Naples, 1953, ainsi que l'article de F. Gaeta, « Sulla « Lettera a Maometto » di Pio II », *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo*, 77 (1965), p. 127-227, et plus récemment ceux de P. Brezzi, « La lettera di Pio II a Maometto II », dans *Pio II e la cultura del suo tempo*, éd. par L. Rotondi Secchi Tarugi, Milan, 1991, p. 263-272, et J. - C. Margolin, « Place et fonction de la rhétorique dans la lettre de Pie II à Mahomet II », *ibid.*, p. 243-261.

de pair avec le développement d'un soupçon généralisé, de sorte que les souverains italiens se renvoient l'accusation d'attirer les Turcs en Chrétienté, sans qu'il soit toujours possible d'apporter aujourd'hui les preuves de ces collusions par l'examen de documents d'archives souvent lacunaires.

En 1461, le départ pour Constantinople du peintre Matteo de' Pasti, qui était employé jusqu'alors par Sigismondo Pandolfo Malatesta, seigneur de Rimini, a été par exemple interprété comme une tentative de ce dernier pour obtenir l'intervention de Mehmed II dans le conflit qui l'opposait au pape Pie II. Intercepté par les Vénitiens en cours de route, de' Pasti devait se rendre à la Porte à la demande du sultan pour y réaliser divers travaux. Il aurait été porteur d'une carte très précise de l'Adriatique et des côtes italiennes, ainsi que d'un ouvrage manuscrit sur l'art militaire composé par le propre secrétaire de Malatesta, contenant les reproductions de toutes les machines de guerre utilisées en Occident. Le *condottiere* lui-même aurait déclaré qu'il se tenait prêt à envoyer chercher le Turc¹⁰⁵. Ce cas n'est pas isolé. Rompant avec la politique anti-ottomane conduite par son père Alfonso I^{er}¹⁰⁶, le roi de Naples Ferrante d'Aragon aurait tendu la main au sultan dans les années 1477-1478, pour établir avec lui une entente pacifique, en lui promettant le libre accès aux ports de son royaume dans la guerre qu'il conduisait contre Venise¹⁰⁷. Mieux attestées par la documentation, les relations entre la Florence des Médicis et la Porte se révèlent particulièrement étroites. En 1479, elle obtient que Mehmed II lui livre Bernardo Bandini, l'un des protagonistes de la conjuration des Pazzi, qui s'était réfugié à Constantinople, et expédie à cette occasion Antoine de Médicis en ambassade. Au début de l'année suivante, un envoyé du sultan est reçu en grande pompe en Toscane. Officiellement, il vient demander au nom de son maître des artistes et des artisans, mais on a vu derrière ces échanges rapprochés, qui précèdent de quelques mois l'attaque turque contre Otrante, les signes d'une collusion entre les Ottomans et les Florentins dans cette entreprise¹⁰⁸. Venise a été dénoncée elle aussi comme l'un des instigateurs de cette affaire qui servait en partie ses intérêts dans la Péninsule. Elle venait de signer la paix avec la Porte après plus de quinze années de guerre et il semble qu'elle ait incité Mehmed II à se retour-

105 F. Babinger, *Mahomet II le Conquérant et son temps (1432-1481). La grande peur du monde au tournant de l'histoire*, Paris, 1954, p. 242-243.

106 Sur la politique extérieure d'Alfonso I^{er}, voir A. Ryder, *Alfonso the Magnanimous, king of Aragon, Naples and Sicily*, 1396-1458, Oxford, 1990.

107 F. Babinger, *Mahomet II le Conquérant et son temps*, op. cit., p. 438-439.

108 Sur les relations entre la Toscane et l'Empire ottoman dans la seconde moitié du XV^e siècle et au début du XVI^e, on verra les nombreux documents publiés par G. Müller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente cristiano e coi Turchi fino all'anno MXXXI*, Florence, 1879, ainsi que l'article de F. Babinger, « Lorenzo de' Medici e la corte ottomana », *Archivio storico italiano*, 121 (1963), p. 305-361.

ner contre le roi de Naples¹⁰⁹. Toutefois, comme l'a bien montré Alessio Bombaci, il faut sans doute voir dans la complaisance avec laquelle la Sérénissime laisse s'opérer cette descente en Italie et dans son refus de se joindre à la croisade projetée par le pape Sixte IV pour y répondre plutôt l'expression de sa volonté d'éviter une nouvelle guerre avec l'Empire ottoman que la preuve d'une complicité active dans cette agression¹¹⁰.

Cette imbrication des affaires européennes et ottomanes tend à s'accélérer durant le règne de Bâyezid II, successeur de Mehmed II, et les convergences d'intérêts entre les souverains occidentaux et la Porte conduisent à un resserrement de leurs relations. Dans les années 1480, sous couvert d'achat de chevaux, le marquis de Mantoue Francesco II Gonzaga noue d'étroites relations avec Constantinople. La circulation d'émissaires qui s'instaure alors entre ses territoires et ceux du sultan a été interprétée comme le signe d'un dessein adriatique obscur qui aurait habité le prince. En retour, Francesco Gonzaga est aussi regardé comme un agent fidèle de Bâyezid dans la Péninsule, ce que semble confirmer l'action qu'il mène en 1494 pour libérer un envoyé du sultan adressé au pape Alexandre VI, qui a été attaqué peu après son débarquement sur les côtes italiennes par Giovanni della Rovere, seigneur de Senigallia¹¹¹. Les divisions et les affrontements qui accompagnent la descente de Charles VIII et plus généralement le déroulement des guerres d'Italie favorisent aussi les rapprochements avec la Porte. Durant l'été 1494, alors que le roi de France n'en est encore qu'à ses préparatifs, le roi de Naples Alfonso, qui a succédé à Ferrante, écrit au sultan pour réclamer son assistance, sollicitant notamment l'envoi de plusieurs milliers d'hommes. De son côté, Alexandre VI informe Bâyezid des projets de croisade que nourrit Charles VIII et réclame un subside pour pouvoir lui résister. Dans les années qui suivent, inquiets devant l'alliance scellée entre Venise et la France, nombreux sont les États italiens qui dépêchent des émissaires à la Porte pour engager le sultan à reprendre les hostilités contre la République. Des représentants du pape, du roi de Naples, des ducs de Milan et de Ferrare se succèdent ainsi à Constantinople et un traité en bonne et due forme est même conclu en juillet 1498 entre Bâyezid II et le nouveau roi de Naples Federico. Ces pressions ne s'interrompent pas avec la guerre, qui commence finalement dès l'année suivante entre Venise et l'Empire ottoman. On trouve encore la

109 E. Piva, « L'opposizione diplomatica di Venezia alle mire di Sisto IV su Pesaro e ai tentativi di una crociata contro i Turchi (1480-1481) », *Nuovo archivio veneto*, nouv. série, 5 (1903), p. 49-104, 424-466 ; *ibid.*, 6 (1903), p. 134-172 ; F. Fossati, « Alcuni dubbi sul contegno di Venezia durante la ricuprazione d'Otranto (1480-1481) », *Nuovo archivio veneto*, nouv. série, 12 (1906), p. 5-35.

110 A. Bombaci, « Venezia e l'impresa turca di Otranto », *Rivista storica italiana*, 66 (1954), p. 159-203.

111 Voir à ce sujet les recherches de H. J. Kissling, *Sultan Bâyezid's Beziehungen zu Markgraf Francesco II. von Gonzaga*, Munich, 1965, résumées dans l'article « Francesco II Gonzaga ed il sultano Bâyezid II », *Archivio storico italiano*, 125 (1967), p. 34-68.

trace en 1500 de missions expédiées depuis Milan, Florence ou Ferrare pour inciter le sultan à poursuivre son effort militaire¹¹². Pour faire bonne mesure, il faut ajouter que la Sérénissime elle-même caresse à son tour l'espoir d'une intervention ottomane qui la sauverait, lorsqu'elle est attaquée dix ans plus tard par les troupes de l'empereur Maximilien I^{er}, du pape Jules II, du roi de France Louis XII, de Ferdinand d'Aragon et du duc de Milan, rassemblées au sein de la ligue de Cambrai. Des contacts secrets sont pris à cette fin en 1509 et dès l'année suivante, un ambassadeur, Alvise Arimondo, est envoyé à Constantinople¹¹³. En 1528-1529 encore, tandis qu'elle est en guerre contre Charles Quint, la République agit auprès de Süleymân pour l'inciter à marcher contre les territoires patrimoniaux des Habsbourg en Europe centrale¹¹⁴.

Toutes ces sollicitations, toutes ces relations qui s'établissent, définissent un rôle nouveau pour l'Empire ottoman qu'elles contribuent à intégrer dans le jeu des États européens. Elles rencontrent aussi les aspirations des sultans qui savent mettre à profit les rapports qu'ils entretiennent avec certains souverains occidentaux. On sait par exemple que Mehmed II n'hésite pas à avoir recours à eux pour se procurer les artistes et les artisans européens qu'il souhaite employer sur le chantier de son palais de Topkapî¹¹⁵. Les liens qu'il noue avec Sigismondo Pandolfo Malatesta au début des années 1460 sont en partie justifiés par son désir de se procurer un peintre de cour¹¹⁶. Il faut sans doute voir de même, derrière l'arrivée de Gentile Bellini à Constantinople en 1479, un geste du gouvernement vénitien destiné à satisfaire une requête du souverain ottoman¹¹⁷. L'envoyé turc, qui parvient à Florence au début de 1480, est chargé entre autres affaires de prier les autorités de la cité de four-

112 Sur tout ceci, voir S. N. Fisher, *The foreign relations of Turkey, 1481-1512*, Urbana, 1948. À propos des relations entre les rois de Naples et Bâyezid, on verra aussi F. Babinger, *Spätmittelalterliche frankische Briefschaften aus dem grossherzoglichen Seraj zu Stambul*, Munich, 1963, p. 79-95. Pour les Sforza de Milan, consulter F. Babinger, « Relazioni visconteo-sforzesche con la corte ottomana... », art. cité ; G. Pistarino, « La politica sforzesca nel Mediterraneo orientale », dans *Gli Sforza a Milano e i loro rapporti con gli stati italiani ed europei (1450-1535)*, Milan, 1982, p. 335-368.

113 M.-P. Pedani, *In nome del Gran Signore...*, op. cit., p. 124-125.

114 ASVe, Capi del Consiglio dei Dieci, Dispacci, Costantinopoli, filza 1, f^{80r-v}, Pietro Zen aux chefs des Dix, Constantinople, 29 et 30 mai 1528 : sur les démarches de Zen, représentant de Venise auprès du sultan, pour obtenir le soutien des Ottomans contre Charles Quint ; ASVe, Senato, Deliberazioni, Secreta, reg. 53, f^{190r}, Sénat à Alvise Gritti, 25 août 1529 : Gritti doit s'employer à « solliciter la magnifico bassa ad penetrar nella Austria ». Les Vénitiens ont eu notamment recours dans ces démarches à Alvise Gritti, fils bâlard du doge Andrea Gritti. Alvix qui était établi à Constantinople, où il avait accumulé une vaste fortune et s'était inséré dans la faveur des plus dignitaires de l'empire. Sur ce personnage et son action, voir H. Kretschmayr, « Ludovico Gritti », *Archiv für österreichische Geschichte*, 83 (1897), p. 3-105 ; R. Finlay, « Al servizio del Sultano : Venezia, i Turchi e il mondo cristiano, 1523-1538 », dans « *Renovatio urbis*. » Venezia nell'età di Andrea Gritti (1523-1538), éd. par M. Tafuri, Rome, 1984, p. 78-118 ; A. Papo et G. Nemeth, « Ludovico Gritti. Partner commerciale e informatore politico-militare della Repubblica di Venezia », *Studi veneziani*, n.s., 41 (2001), p. 217-245.

115 Sur l'aménagement de ce palais, voir G. Necipoğlu, *Architecture, ceremonial and power. The Topkapî palace in the fifteenth and sixteenth centuries*, New York, 1991.

116 F. Babinger, *Mahomet II le Conquérant et son temps...*, op. cit., p. 242-243.

117 L. Thuausne, *Gentile Bellini et sultan Mohammed II*, Paris, 1888 ; J. Meyer zur Capellen, *Gentile Bellini*, Stuttgart, 1985.

nir à son maître des tailleurs de pierre, des sculpteurs sur bois, des fondeurs de bronze¹¹⁸. Ces rapports peuvent aussi prendre un tour plus politique. De ce point de vue, le règne de Bâyezid II, successeur de Mehmed II, apparaît comme un véritable tournant pour les Ottomans. Par une série d'articles et de livres, Nicolas Vatin a bien montré que des liens nouveaux et intenses se tissent entre la Porte et l'Occident à la faveur de l'affaire Djem¹¹⁹. Frère de Bâyezid et rival de ce dernier pour le trône, Djem échoue dans sa tentative de s'imposer à la tête de l'Empire ottoman à la mort de Mehmed II et se voit contraint à la fuite. Il se réfugie sur l'île de Rhodes en 1482, obligeant le sultan en titre à se rapprocher des puissances occidentales pour s'assurer de la garde de son concurrent et éviter qu'il ne revienne perturber l'exercice de son pouvoir. C'est ainsi que Bâyezid II passe un traité avec Pierre d'Aubusson, le grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, par lequel ce dernier s'engage à assurer la surveillance de Djem en échange d'une pension de 40 000 ducats par an¹²⁰. Le prince est alors envoyé en France, où il réside durant plusieurs années sur des terres possédées par l'Ordre. C'est au cours de cette détention que Bâyezid II tente de nouer des relations avec les rois très chrétiens. En 1483, il expédie un représentant vers Louis XI et le charge d'offrir au roi une alliance étroite en son nom, mais le monarque, alors à l'article de la mort, refuse de le recevoir¹²¹. Un nouvel envoyé se présente devant Charles VIII au début de 1489 pour lui demander de conserver Djem sous sa protection, lui offrant en échange une liste impressionnante de reliques chrétiennes¹²². La même année, le transfert du prince à Rome provoque le développement des rapports entre la Porte et la papauté. Le sultan négocie un nouvel accord avec Innocent VIII et s'engage à lui donner la pension annuelle de 40 000 ducats qu'il versait auparavant aux chevaliers, tout en renonçant officiellement à attaquer les États ecclésiastiques, la République de Venise et

118 F. Babinger, « Lorenzo de' Medici e la Corte ottomana », art. cité, p. 317.

119 N. Vatin, *Sultan Djem. Un prince ottoman dans l'Europe du XV^e siècle d'après deux sources contemporaines : Vâkırât-ı Sultân Cem, Œuvres de Guillaume Caoursin*, Ankara, 1997. Sur Djem, on pourra aussi consulter les ouvrages plus anciens de L. Thuasne, *Djem Sultan, fils de Mohammed II, frère de Bâyezid II (1459-1495)*, d'après des documents originaux en grande partie inédits. Étude sur la question d'Orient à la fin du XV^e siècle, Paris, 1892 ; J. Lefort, *Documents grecs dans les archives de Topkapı Sarayı. Contribution à l'histoire de Cem Sultan*, Ankara, 1981.

120 Ce traité, qui permet à l'Ordre de Saint-Jean de jouir d'une relative sûreté tant que Djem reste en vie, fait aussi de lui un véritable intermédiaire dans les relations qui se nouent entre le sultan et les souverains occidentaux à la même période, cf. N. Vatin, *L'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, l'Empire ottoman et la Méditerranée orientale...*, op. cit., p. 156-239.

121 N. Vatin, « Les Mémoires de Comynnes et le voyage en France d'un ambassadeur de Bajazet II auprès de Louis XI en 1483 », *Mémoires de la Société d'histoire de Comines-Warneton et de la région*, 13 (1983), p. 75-81 ; id., « Une tentative manquée d'ouverture diplomatique : la lettre de créance d'un envoyé de Bajazet II auprès de Louis XI (1483) », dans *L'Empire ottoman, la République de Turquie et la France*, éd. par H. Batu et J.-L. Bacqué-Grammont, Istanbul, 1986, p. 1-13.

122 F. Babinger, *Spätmittelalterliche fränkische Briefschaften...*, op. cit., p. 96-119.

Rhodes tant que Djem restera sous surveillance¹²³. Ces dispositions sont ensuite renouvelées sous Alexandre VI, successeur d'Innocent VIII¹²⁴. Jusqu'à la mort du prince en 1495, le roi de Naples¹²⁵, le marquis de Mantoue¹²⁶ ou encore les Médicis de Florence¹²⁷ servent d'informateurs au sultan et le renseignent sur la situation de son frère. Des émissaires ottomans parcourent aussi la Péninsule pour y recueillir des nouvelles à son propos¹²⁸. Toute l'affaire est exemplaire : pour la première fois, un sultan cherche à établir auprès des souverains européens un maillage de contacts et de liens cohérents et durables. Il n'hésite d'ailleurs pas à les faire rejouer dans le contexte de la descente de Charles VIII en Italie, à cause de ces desseins de croisade que l'on prête au monarque français et qui l'inquiètent au plus haut point. À Alexandre VI qui lui réclame des subsides pour résister au Valois, il fait aussitôt adresser 40 000 ducats au titre de la pension de Djem. Il exhorte le roi de Naples à tenir bon et se tourne vers la Sérénissime qu'il assure de son assistance, au cas où elle accepterait d'entraver la marche du Français¹²⁹. Un tel exemple révèle finalement des convergences et des complémentarités, qui facilitent l'intervention de Bâyezid II sur le théâtre européen. Dans le même temps, la multiplication des échanges avec les princes occidentaux, le va-et-vient des émissaires, l'afflux des nouvelles et des informations sur les rives du Bosphore permettent sans doute aux Ottomans d'affiner leur perception des équilibres politiques qui régissent les rapports entre les États chrétiens et plus généralement de mieux comprendre leur configuration géopolitique.

Un pas supplémentaire est franchi durant la période suivante. Sous le règne de Süleymân I^{er} (1520-1566), le rapprochement entre la Porte et la France, qui débouche sur des opérations militaires communes, fait véritablement passer l'Empire ottoman d'un statut d'interlocuteur à celui d'un partenaire, voire d'un allié dans les guerres intra-européennes. Cette mutation est d'autant plus décisive qu'elle est accompagnée, du côté occidental, par un effort d'élaboration théorique visant à légitimer l'alliance avec les Infidèles. S'opérant dans le cadre d'un profond renouvellement de la réflexion sur les fondements juridiques des relations internationales en nette rupture avec l'idéal médiéval de la République chrétienne, cette construction contribue à lever l'hypothèque

123 H. Inalcik, « A case study in Renaissance diplomacy. The agreement between Innocent VIII and Bâyezid II on Djem Sultan », *Journal of Turkish studies*, 3 (1979), p. 209-223.

124 H. Heidenheimer, « Die Korrespondenz Sultan Bajazets II. mit Papst Alexander VI. », *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 5 (1882), p. 511-573.

125 F. Babinger, *Spätmittelalterliche fränkische Briefschaften...*, op. cit., p. 76-95.

126 H. J. Kissling, « Francesco II Gonzaga ed il sultano Bâyezid II », art. cité, p. 43-45.

127 F. Babinger, « Lorenzo de' Medici e la Corte ottomana », art. cité, p. 330-343.

128 N. Vatin, « Itinéraires d'agents de la Porte en Italie (1483-1495). Réflexions sur l'organisation des missions ottomanes et sur la transcription turque des noms de lieu italiens », *Turcica*, 19 (1987), p. 29-50.

129 K. M. Setton, *The Papacy and the Levant...*, t. II, op. cit., p. 454-464 ; M. P. Pedani, *In nome del Gran Signore...*, op. cit., p. 114-115.

morale et religieuse qui pesait jusqu'alors sur ce type de rapports. L'évolution est aussi sensible du côté turc. Les liens durables qui s'instaurent avec la France ouvrent considérablement le champ d'action des sultans, qui ne se limite plus désormais aux puissances chrétiennes riveraines de l'Empire ottoman, sur terre ou sur mer. Ils préfigurent d'autres contacts qui sont établis avec l'Angleterre à la fin du XVI^e siècle ou avec les Provinces-Unies au début du XVII^e, favorisant la mise en œuvre d'une politique à l'échelle continentale, qui tient compte et profite aussi bien des rivalités et des affrontements entre les souverainetés, que des grandes divisions religieuses qui s'affirment dans l'Europe moderne.

Les étapes qui conduisent à une union entre la France et l'Empire ottoman orientée contre les Habsbourg sont bien connues¹³⁰. On décèle les prémices de ces contacts dès le début des années 1520 et ils s'accroissent après le désastre de Pavie. Ils passent par la Hongrie, où François I^{er} cherche à se lier avec Jean Zápolya, lui-même allié du sultan et opposé à Ferdinand de Habsbourg. Ils se prolongent en Méditerranée, où des pourparlers sont engagés avec Barberousse. En 1535, ils aboutissent à l'envoi vers Constantinople de Jean de La Forêt, premier d'une longue suite d'ambassadeurs, et débouchent bientôt sur des opérations maritimes communes qui se prolongent jusqu'à sous le règne d'Henri II¹³¹. Au delà de la période qui nous intéresse, ils donnent naissance à une alliance de revers pérenne que Louis XIV s'ingénie encore à faire jouer en sa faveur à la fin du XVII^e siècle¹³². Cette tentative

130 On verra à ce propos l'ouvrage de J. Ursu, *La politique orientale de François I^{er}*, Paris, 1908, ainsi que les articles de V.-L. Bourilly, « La première ambassade d'Antonio Rincon en Orient », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2 (1900-1901), p. 23-41 ; id., « L'ambassade de La Forest et de Marillac à Constantinople (1535-1538) », *Revue historique*, 76 (1901), p. 297-328 ; id., « Antonio Rincon et la politique orientale de François I^{er} (1522-1541) », *Revue historique*, 113 (1913), p. 64-83, 268-308. On se reportera aussi à la synthèse de L. Jensen, « The Ottoman Turks in sixteenth century french diplomacy », *The Sixteenth Century Journal*, 16 (1985), p. 451-470.

131 Sur ces opérations, dont l'un des épisodes les plus spectaculaires est sans doute l'hivernage de la flotte ottomane dans le port de Toulon en 1543-1544, on consulera J. Béranger, « La collaboration militaire franco-ottomane à l'époque de la Renaissance », *Revue internationale d'histoire militaire*, 68 (1987), p. 51-66, ainsi que les articles suivants consacrés à des épisodes particuliers de cette coopération, cf. J. Deny et J. Laroche, « L'expédition en Provence de l'armée de mer du sultan Süleymân sous le commandement de l'amiral Hayreddin Pacha dit Barberousse (1543-1544) », *Turica. Revue d'études turques*, 1 (1961), p. 161-211 ; P. Grillon, « La croisière du baron de Saint-Blancard (1537-1538) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 15 (1968), p. 624-667 ; J.-P. Fighiera, « Les incursions turques dans la région niçoise en 1543 », *Cahiers de la Méditerranée*, 28 (1984), p. 77-93 ; G. Weinstein, « Les préparatifs de la campagne navale franco-turque de 1552 à travers les ordres du divan ottoman », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 39 (1985), p. 35-67 ; S. Verasimos, « Les relations franco-ottomanes et la prise de Tripoli en 1551 », dans *Soliman le Magnifique et son temps*, éd. par G. Weinstein, Paris, 1992, p. 529-547.

132 Pour une approche des relations franco-ottomanes sur la longue durée, voir J. Béranger, « Les vicissitudes de l'alliance militaire franco-turque (1520-1800) », *Revue internationale d'histoire militaire*, 68 (1987), p. 7-44 ; M. Hochedlinger, « Die französische-osmanische Freundschaft, 1525-1792. Element anti-habsburgischer Politik, Gleichgewichtsinstrument, Prestigeunternehmung. Aufriss eines Problems », *Mitteilungen des österreichischen Instituts für Geschichtsforschung*, 102 (1994), p. 108-164. À propos du xvi^e siècle, on se reportera plus particulièrement à J. Béranger, « Alliances de revers et coopération militaire au xvi^e siècle : la politique française en Europe orientale », dans *Forces armées et systèmes*

pour tirer un profit militaire d'une entente durable avec la Porte s'accompagne d'un effort de justification particulièrement fécond, destiné à faire face aux critiques nombreuses par lesquelles la papauté ou les Impériaux accablent un tel choix¹³³. Les juristes royaux invoquent d'abord le droit de la guerre et la nécessité de se défendre contre les ambitions des Habsbourg qui oppriment la France. Ils se livrent aussi à une relecture de la Bible et de l'histoire profane, accumulant les exemples favorables à la cause de leur monarque. En quelques décennies, ils rassemblent ainsi un corps de doctrine cohérent qui légitime l'*impium fœdus*, l'alliance avec les Infidèles¹³⁴. Achievé dans ses grandes lignes dès la fin du règne de François I^{er}, il est repris, enrichi et étendu par ses successeurs et l'on s'en inspire encore sous Richelieu pour justifier l'alliance avec les Protestants. Ce faisant, les Français apportent aussi bien d'un point de vue pratique que théorique une contribution décisive à l'élaboration durant l'époque moderne d'un droit des gens débarrassé des exigences et des interdits qui régissaient les relations entre les États au sein de la République chrétienne. Dans le *De jure belli ac pacis*, qui paraît en 1625, Grotius reprend ainsi à son compte une partie de la démonstration construite par les Français pour défendre l'union du roi très chrétien et du sultan. La suite s'impose d'elle-même : à la fin du XVIII^e siècle, Jean-Baptiste-René Robinet, auteur du *Dictionnaire universel*, écrit dans le style de son temps à propos des « alliances des princes chrétiens avec les Infidèles » : « Ce prétendu problème n'est pas d'un siècle philosophe tel que le nôtre. [...] S'il fut un temps où, par respect pour certains jours sacrés, on crut être obligé de se laisser massacrer par ses ennemis, plutôt que se défendre, seroit-il étonnant que chez quelques nations où la Philosophie n'a pas encore fait de grands progrès, il se trouvât des Princes ou des Ministres assez peu éclairés pour se faire scrupule de faire alliance avec les Musulmans ou les Idolâtres ? »¹³⁵. Ajoutant ensuite que « la question dont il s'agit ici a très bien été discutée »¹³⁶, il en reprend toute l'argumentation en quelques paragraphes avant de conclure : « On n'est plus aujourd'hui retenu par de vaines considérations. Les princes catholiques se confédèrent tous les jours avec ces mêmes hérétiques contre lesquels ils se

d'alliances, Actes du colloque international d'histoire militaire et d'études de Défense nationale, Montpellier, 2-6 septembre 1981, s.l.n.d., p. 137-156 ; G. Poumarède, « Vicissitudes des alliances orientales de la France dans la première moitié du xvi^e siècle », dans 1648, la paix de Westphalie, Vers l'Europe moderne, catalogue de l'exposition de l'Hôtel de la Monnaie, Paris, 1998, p. 80-87.

133 Qu'il me soit permis de renvoyer à ce propos à G. Poumarède, « "Justifier l'injustifiable" : l'alliance turque au miroir de la Chrétienté (xvi^e-xvii^e siècles) », *Revue d'histoire diplomatique*, 1997, p. 217-246.

134 Sur les interdits et les condamnations qui ont longtemps pesé sur les relations avec les Infidèles, voir G. Vismara, « *Impium fœdus* : la illecità delle alleanze con gli infedeli nella Repubblica Christiana medievale », *Studi urbinati di scienze giuridiche ed economiche*, n.s., 1-2 (1948-1949, 1949-1950), p. 107-209.

135 J.-B.-R. Robinet, *Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique*, ou *Bibliothèque de l'homme d'état et du citoyen*, t. III, Londres, 1777, p. 26-27.

136 *Ibid.*, p. 27.

croisoient autrefois et les États chrétiens ne font aucune difficulté de s'allier avec le Turc »¹³⁷.

La Renaissance apparaît donc pour les souverains occidentaux comme un temps de passage, au cours duquel l'alliance avec les Infidèles finit par perdre son caractère exceptionnel et scandaleux. La réciproque est aussi vraie pour les Ottomans. S'appuyant sur une meilleure connaissance des réalités géopolitiques européennes et sur les contacts plus étroits qu'ils lient avec de nombreux monarques, ils peuvent désormais chercher à mettre en œuvre des stratégies qui dépassent le cadre du Levant ou des marges orientales de la Chrétienté pour s'étendre à l'ensemble du continent¹³⁸. À la faveur de la coopération militaire engagée avec la France depuis les années 1530 jusqu'aux années 1550, la flotte ottomane acquiert ainsi une capacité opérationnelle nouvelle qui permet non seulement au sultan de lancer de vastes opérations en Méditerranée occidentale, le long des côtes d'Italie, de Corse et de Sardaigne et même d'Espagne, mais aussi de s'implanter durablement en Afrique du Nord¹³⁹. Les Ottomans ont une conscience très nette de cette union avec la France, des avantages qu'elle peut leur procurer et des obligations mutuelles qui les lient à celle-ci. Si les ambassadeurs des Valois à la Porte sont toujours prompts à réclamer au nom de leurs maîtres l'intervention des Turcs contre les Habsbourg, inversement les sultans n'hésitent pas à solliciter leur allié, quand leurs intérêts l'exigent. En novembre 1550, la flotte du prince Doria, montée de troupes italiennes et espagnoles¹⁴⁰, n'a pas plus tôt pris la place d'Africa, l'un des principaux points d'appui des Ottomans en Barbarie¹⁴¹, que Süleymân écrit à Henri II afin de l'exhorter à porter assistance à Hasan Pacha, fils de Barberousse et gouverneur d'Alger, qui semble à son tour menacé¹⁴². Un an plus tard, il récidive dans une lettre rapportée en France par l'ambassadeur du roi à la Porte Gabriel d'Aramon : « Hasan Pacha est près de toi, y est-il ainsi déclaré, s'il a besoin, aide-le, il t'aidera aussi »¹⁴³. De même, durant le printemps et l'été 1572, alors que les Turcs rassemblent et reconstituent leurs forces profondément affectées par la bataille de Lépante et qu'ils ont besoin d'un répit, le grand-vizir Sokollu Mehmed Pacha ne cesse de pousser François de Noailles, le représentant de

137 *Ibid.*, p. 31.

138 H. İnalcık, « The Turkish impact on the development of modern Europe », dans *The Ottoman State and its place in world history*, éd. par H. Kemal et E. Karpat, Leyde, 1974, p. 51-58.

139 C. Imber, « The navy of Süleiman the Magnificent », *Archivum ottomanicum*, 6 (1980), p. 211-282.

140 La place était l'un des points d'appui de Turgut Reis en Barbarie. Sur la campagne de Doria et le siège qui s'ensuit, cf. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 9^e éd., Paris, 1990, p. 228-231.

141 Mahdiya, sur les côtes tunisiennes.

142 BNF, Fonds français, ms. 20641, f^o 9r, Süleymân à Henri II, novembre 1550.

143 Lettre citée, d'après une copie en hongrois, par S. Yerasimos, « L'expédition de 1551... », art. cité, p. 531.

Charles IX à la Porte, pour qu'il écrive à son maître et le « persuade de commencer la guerre » contre le roi catholique, « tant du costé de Flandres que devers l'Espagne »¹⁴⁴. Le ministre turc aurait confié à Noailles « que c'estoit justement à ceste heure que le Grand Seigneur avoit besoing d'estre aydé » par le Valois, « tout ainsi que sultan Soliman avoit secouru les roys [ses] père et ayeul en leur nécessité »¹⁴⁵. Les Français ne sont pas les seuls à subir ainsi les pressions de la Porte. En 1536, poussé par François I^{er}, qui souhaite détacher la Sérénissime de la mouvance impériale et la rallier à son combat contre Charles Quint, Süleymân I^{er} propose aux Vénitiens de s'unir avec lui et le roi très chrétien¹⁴⁶. Il leur expédie même à cette fin le drogman Yûnus beg, habitué des missions sur les bords de la lagune, qui arrive en janvier 1537. Sous couvert de traiter quelques affaires secondaires, celui-ci expose de vive voix les offres de son maître devant le *Collegio*¹⁴⁷. Dans le droit fil de cet épisode, le grand-vizir Rûstem Pacha cause à nouveau bien des difficultés au bayle Bernardo Navagero au début de 1552, lorsqu'il lui suggère que la Sérénissime pourrait rejoindre le roi de France et le sultan dans leur union contre Charles Quint¹⁴⁸. Au cours du XVI^e siècle, les Ottomans découvrent aussi très vite le parti qu'ils peuvent tirer contre les Habsbourg du développement de la Réforme et de son enracinement politique. En 1552, par exemple, Süleymân écrit aux princes protestants d'Allemagne pour les inciter à prendre les armes contre l'empereur et le roi des Romains. Dans la lettre qu'il leur adresse, il les assure qu'il est lui-même sur le point d'entrer en campagne et leur promet qu'ils ne seront pas inquiétés par la progression de ses armées¹⁴⁹. Durant le règne de Selim II, le gouvernement ottoman accorde son attention aux affaires des Pays-Bas espagnols et le sultan en vient même à offrir son soutien aux révoltés¹⁵⁰. Les années 1580, enfin, sont encore marquées par un

144 BNF, Fonds français, ms. 16142, f°155v, François de Noailles à Charles IX, Constantinople, 8 juillet 1572.
145 *Ibid.*

146 Sur les démarches françaises à ce propos, voir E. Charrière (éd.), *Négociations de la France dans le Levant*, t. 1, Paris, 1848, p. 317-320 ; V.-L. Bourilly, « L'ambassade de La Forest... », art. cité, p. 312-313.

147 Les divers séjours vénitiens de Yûnus beg sont évoqués par M. P. Pedani, *In nome del Gran Signore...*, op. cit., p. 144-153. Plus généralement, sur ce personnage et sa carrière, voir J.-L. Bacqué-Grammont, « À propos de Yûnus beg, *baş tercüdmân* de Soliman le Magnifique », dans *Istanbul et les langues orientales*, éd. par F. Hitzel, Paris, 1997, p. 23-39.

148 ASVe, Archivio Proprio, Costantinopoli, filza 5, f°205v, Navagero au Sénat, Andrinople, 6 février 1552 : « Non è costume della mia Signoria mancar di fede ad alcuno senza causa. Sono 23 anni che si ha una capitulatione con lo imperatore, la quale mai è stata rotta. »

149 H. Inalcik, « The turkish impact... », art. cité, p. 56-57. De façon plus générale, voir H. Buchanan, *Ottoman imperialism and german protestantism, 1521-1555*, Cambridge, 1959 ; C. M. Kortepeter, *Ottoman imperialism during the Reformation : Europe and the Caucasus*, Londres, 1973.

150 Cf. B. Ari, « Early ottoman-dutch relations », dans *The Great Ottoman-Turkish civilisation*, t. 1, *Politics*, dir. par K. Çiçek, Ankara, 2000, p. 317-318.

rapprochement entre l'Angleterre et la Porte, qui débouche sur une véritable alliance, quand Élisabeth I^{re} entre en guerre ouverte avec Philippe II¹⁵¹.

Un temps d'apprentissages

L'évolution, qui favorise l'intégration de la Porte dans le concert des nations occidentales, est tout à la fois le fruit des relations plus étroites que les souverains chrétiens s'efforcent d'instaurer avec les sultans et le résultat d'une aspiration nouvelle des Ottomans à occuper dans le monde une place correspondant à leurs ambitions universelles. Elle s'accompagne d'un apprentissage mutuel, qui passe par un approfondissement de la connaissance des réalités géographiques, politiques et institutionnelles de chacun des deux camps et par la découverte et la prise en compte réciproques des usages et des pratiques de la négociation et du cérémonial.

À la faveur de l'enracinement territorial des Ottomans dans la péninsule balkanique et du rôle nouveau qu'ils sont amenés à jouer progressivement dans les affaires continentales, l'obtention d'informations sur les réalités politiques occidentales devient une question cruciale pour les sultans de Constantinople. Franz Babinger a dessiné à propos de Mehmed II le portrait d'un souverain soucieux de profiter des connaissances des Latins présents dans son entourage pour mieux comprendre la géographie et les divisions institutionnelles de l'Europe de son temps¹⁵². On a vu ci-dessus l'importance que revêt pour Bâyezid II le fait de se tenir au courant du sort de son frère exilé à Rhodes, puis en France et en Italie. Il y envoie à cette fin espions et émissaires ; il sollicite aussi les princes avec lesquels il entretient des relations. Des nouvelles sont par exemple régulièrement réclamées au marquis de Mantoue, Francesco II Gonzaga¹⁵³. La récolte de ces informations et leur teneur ne sont pas sans influencer les décisions du gouvernement ottoman. Comme l'a bien montré Nicolas Vatin, c'est sans doute à la suite d'un rapport qui lui est adressé en septembre-octobre 1482 par l'un de ses proches, le *subachi* de l'île de Limnos Hüseyin Beg, que Bâyezid tourne son attention vers le roi de France et décide d'expédier vers lui un envoyé. Dans ce texte, Hüseyin avait rendu compte des discussions qu'il avait eues avec un ambassadeur de Naples sur l'état de la Chrétienté. « J'ai compris ceci, avait-il alors écrit au sultan : il y a un *beg* de France que pratiquement aucun *beg* ne surpasse parmi les mécréants. »¹⁵⁴. Cette conversation préfigure les interrogatoires souvent assez

151 Sur les premières relations entre l'Angleterre et la Porte, voir S. A. Skilliter, *William Harborne and the trade with Turkey, 1578-1582. A documentary study of the first anglo-ottoman relations*, Londres, 1977.

152 F. Babinger, *Mahomet II le Conquérant...*, op. cit., p. 602-604.

153 H. J. Kissling, « Francesco II Gonzaga ed il sultano Bâyezid II », art. cité, p. 48-50.

154 N. Vatin, *L'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, l'Empire ottoman et la Méditerranée orientale...*, op. cit., p. 393. Sur la première mission en France d'un envoyé ottoman, qui est confiée au même Hüseyin et se déroule en 1483, on verra N. Vatin, « Une tentative manquée d'ouverture diplomatique... », art. cité.

longs qui ponctuent au XVI^e siècle les audiences accordées par les dignitaires ottomans aux représentants des souverains chrétiens venus négocier à la Porte. Pour la plupart, ces derniers évoquent dans leurs dépêches ou leurs relations des discussions qui mettent en lumière les curiosités de leurs interlocuteurs. Envoyé par Ferdinand de Habsbourg pour tenter de conclure une trêve avec Süleyman I^{er} en 1533, Cornelius Duplicius de Schepper note scrupuleusement dans un compte-rendu les questions que lui a posées le grand-vizir İbrâhîm Pacha, lorsqu'il s'est trouvé en sa présence¹⁵⁵. Il lui aurait ainsi demandé quel était le lieu de résidence habituel de Charles Quint en Espagne. Puis, Schepper ayant énuméré une série de villes, il aurait alors cherché à savoir si, parmi celles-ci, il y en avait une qui fût plus grande que Paris. Enfin, le grand-vizir aurait orienté l'entretien vers une comparaison entre la France et l'Espagne, s'enquérant de la meilleure de ces deux puissances¹⁵⁶. Parfois, les représentants des princes rapportent aussi les commentaires que la situation européenne inspire aux Turcs. « C'est une chose horrible », s'exclame par exemple Mustafâ Pacha en 1535, lorsqu'il apprend de la bouche du bayle vénitien Pietro Bragadin que François I^{er} a été battu et fait prisonnier à Pavie¹⁵⁷. « Ah, si tu m'avais apporté la nouvelle de la mort du roi d'Espagne... », soupire quant à lui Rüstem Pacha en 1547, quand le bayle Alessandro Contarini lui annonce la disparition d'Henri VIII¹⁵⁸. D'une façon générale, sans doute parce qu'ils entretiennent en période de paix une représentation permanente à Constantinople, les Vénitiens jouent plus encore que tous les autres un rôle d'information central, qui semble bénéficier d'une reconnaissance *quasi* officielle à la Porte. Ils ont ainsi coutume de se présenter aux audiences qui leur sont octroyées avec des nouvelles de Chrétienté qui ont été spécialement préparées par les autorités de la République et qu'ils ont fait traduire en turc au préalable¹⁵⁹. La communication de ces *avvisi* suscite de nombreux échanges oraux. Les problèmes abordés sont ceux du moment, avec une prédilection pour les questions qui touchent aux alliés ou aux ennemis de la Porte : en 1546-1547, on débat par exemple pour savoir qui l'emportera de Charles Quint ou de la ligue de Smalkalde¹⁶⁰ ; au milieu des années

155 Sur Schepper et sa mission, voir baron de Saint-Genois et G. A. Yssel de Schepper, « Missions diplomatiques de Cornelle Schepper », *Mémoires de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, 30 (1857), p. 1-222.

156 Cet épisode a été étudié par N. Vatin, « Sur quelques propos géographiques d'İbrâhîm Pacha, grand vizir de Soliman le Magnifique (1533) », dans *Comité international d'études pré-ottomanes et ottomanes. 10^e Symposium*, éd. par J.-L. Bacqué-Grammont et E. van Donzel, Istanbul-Paris, 1987, p. 89-98.

157 ASVe, Archivio Proprio, Costantinopoli, filza 2, f° 151, Pietro Bragadin au Sénat, 1^{er} avril 1525 : « Questa è una cosa orrenda. »

158 ASVe, Archivio Proprio, Costantinopoli, filza 4, f° 160r, Alessandro Contarini au Sénat, Andrinople, 31 mars 1547 : « Così m'havessi portato la nova della morte di Spagna. »

159 Voir par exemple ASVe, Archivio Proprio, Costantinopoli, filza 4, f° 43v, Alessandro Contarini au Sénat, Pétra, 24 février 1546 : « Per debita esecutione delle quale lettere, feci subito metter in lingua turca gli avvisi in esse contenuti et il giorno seguente andai al magnifico Rustem bassâ. »

1550, l'attention se porte sur le réveil de la guerre entre Henri II et l'empereur et corrélativement sur la descente des Français en Italie¹⁶⁰. Toutes ces informations semblent d'ailleurs attendues avec une certaine impatience sur les rives du Bosphore. En avril 1546, le bayle rapporte ainsi qu'avant l'arrivée des lettres du Sénat, Ahmed Pacha, l'un des vizirs de Süleyman, « lui a fait demander à trois reprises au moins, s'il n'avait pas reçu quelque nouvelle de Venise à lui communiquer »¹⁶¹. Selon lui, l'origine d'un tel empressement serait à rechercher dans le crédit tout particulier qui entourerait les notices transmises par la République. Il affirme en effet que « les *avvisi* que Votre Sérénité fait connaître ici sont très appréciés par ce Seigneur et spécialement parce que [les Turcs] leur accordent une foi totale, ce qu'ils ne font pas aussi facilement avec ceux qui leur proviennent d'ailleurs. »¹⁶² Une dizaine d'années plus tard, Antonio Erizzo supplie le Sénat « de ne pas laisser trop longtemps [les ministres ottomans] en attente de ses lettres, parce qu'ils donnent beaucoup de crédit à ses *avvisi* et disent que ceux des autres sont faits à leur manière et pour leur propre utilité »¹⁶³. Naturellement, la demande est plus forte en période de guerre et les Turcs se montrent particulièrement avides de toute nouvelle touchant aux questions militaires. En 1546, le grand-vizir Rüstem Pacha demande au bayle Alessandro Contarini, s'il n'a pas d'information sur l'armement éventuel d'une flotte espagnole à Messine ou ailleurs¹⁶⁴. Ce recours systématique aux représentants étrangers n'exclut cependant pas l'existence d'autres réseaux de renseignement. Encore aujourd'hui, on sait peu de choses des espions que les sultans ont pu entretenir en Chrétienté. Les archives de Venise étudiées par Paolo Preto regorgent d'affaires concernant des agents turcs arrêtés, traduits en justice et châtiés dans les divers territoires de la République, mais l'auteur lui-même invite à regarder avec prudence des dossiers qui reflètent surtout les angoisses et les obsessions des Vénitiens¹⁶⁵.

160 ASVe, Archivio Proprio, Costantinopoli, filza 4, F°58v, 87r, 107v, Alessandro Contarini au Sénat, Péra, les 12 mai, 24 juillet et 6 octobre 1546 ; *ibid.*, F°160r, le même au même, Andrinople, 31 mars 1547 ; *ibid.*, F°184r-v, le même au même, Péra, 9 août 1547.

161 ASVe, Senato, Dispacci, Costantinopoli, Decifrazioni, reg. 1, p. 62, 80, 87-88, Antonio Erizzo au Sénat, Péra, 9 février, 17 et 19 mars 1555.

162 ASVe, Archivio Proprio, Costantinopoli, filza 4, F°50v, Alessandro Contarini au Sénat, Péra, 6 avril 1546 : « Avanti che giungessero le lettere di Vostra Serenità, mandò ben tre fiato a dimandar s'io havea alcuna nova da Venetia da comunicarli. »

163 *Ibid.* : « Li avvisi che Vostra Serenità significa de qui sono molto grati a questo Signore et specialmente perché gli danno piena credenza, il che non fanno così facilmente a quelli che hanno da altra banda. »

164 ASVe, Senato, Dispacci, Costantinopoli, Decifrazioni, reg. 1, p. 66, Antonio Erizzo au Sénat, Péra, 27 février 1555 : « Però la supplico che la non vogli fare stare questi longamente in aspettatione delle lettere sue, perché danno molta fede alli avvisi sui et dicono che quelli delli altri sono fatti a modo loro et per propria utilità. »

165 ASVe, Archivio Proprio, Costantinopoli, filza 4, F°87r, 107v, Alvise Contarini au Sénat, Péra, 24 juillet et 6 octobre 1546.

En revanche, des recherches savantes ont éclairé le rôle particulier tenu par la ville de Raguse, qui reste tournée vers l'Occident, bien qu'elle soit devenue tributaire des sultans : elle est pour les Ottomans un observatoire privilégié de l'Italie et de l'Europe centrale, avec des ramifications dans tout le bassin méditerranéen¹⁶⁷. Tout en se gardant bien de l'exagérer, il faut souligner de même la place occupée dans la diffusion de l'information par les Juifs, qui ont fui les persécutions et se sont installés en grand nombre dans l'Empire ottoman. Ils continuent d'entretenir une correspondance nourrie avec leurs coreligionnaires restés en Chrétienté qui sont souvent des relations d'affaires et parfois des parents, si bien qu'ils peuvent eux aussi alimenter la Porte en nouvelles diverses¹⁶⁸.

Support nécessaire d'une politique extérieure marquée par une implication croissante dans les affaires européennes, dont la justification réside aussi bien dans l'implantation solide et durable des Ottomans dans l'espace balkanique et méditerranéen, que dans les conflits qui continuent de les opposer à leurs voisins, ou encore dans les rapports plus étroits qu'ils instaurent avec certaines souverainetés occidentales, cet effort constant de connaissance et d'information accompagne une intensification des échanges entre les sultans et les princes chrétiens, amis ou ennemis. Il s'établit entre eux une correspondance suivie¹⁶⁹, qui oblige les Turcs à forger un vocabulaire spécifique, calqué sur les titulatures utilisées par les monarques européens, lorsqu'ils veulent s'adresser à ces derniers. Ainsi, Frédéric Hitzel a souligné dans sa thèse l'irruption de mots empruntés aux langues occidentales dans les lettres des sultans et de leurs grands-vizirs, qu'il s'agisse du substantif *kirul* pour « roi », de *tehasar* pour « César », *imperiator* ou *imperiador* pour « empereur », ou encore

166 P. Preto, *I servizi segreti di Venezia. Spionaggio e controspionaggio al tempo della Serenissima : cifrari, intercettazioni, delazioni, tra mito e realtà*, Milan, nouv. éd., 1999, p. 95-109 ; id., « Lo spionaggio turco a Venezia tra mito e realtà » dans *I Turchi, il Mediterraneo e l'Europa*, éd. par G. Motta, Milan, 1998, p. 123-132.

167 N. H. Biegan, « Ragusan spying for the Ottoman Empire », *Beileten*, 27 (1963), p. 237-255. La situation ambiguë de Raguse en fait aussi pour les Occidentaux un centre d'information sur les Ottomans, cf. I. Dulcevic, *Avvisi di Ragusa. Documenti sull'impero turco nel secolo XVI e sulla guerra di Candia*, Rome, 1935.

168 Pour un exemple de ces réseaux tissés d'une rive à l'autre de la Méditerranée, dont les ramifications se prolongent jusque dans l'Europe septentrionale, voir pour le XVI^e siècle, le cas bien connu des Nasi étudié par C. Roth, *The house of Nasi : Doña Gracia*, Philadelphie, 1947 ; id., *The house of Nasi : the duke of Naxos*, Philadelphie, 1949. Toutefois, sur la nécessité de relativiser l'idée d'un « espionnage » hébraïque à grande échelle, qui se nourrit pour une part de fantasmes antijudaïques, voir les travaux de B. Arbel, et notamment « Venezia, gli Ebrei e l'attività di Salomone Ashkenazi nella guerra di Cipro », dans *Gli Ebrei e Venezia*, éd. par G. Cozzi, Milan, 1987, p. 163-197 ; id., *Trading nations, Jews and Venetians in the early modern eastern Mediterranean*, Leiden, 1995. Pour le cas de la Pologne, on se rapportera aux salutaires révisions proposées par D. Tolleit, « Les Juifs furent-ils, dans la Confédération polonaise, les agents des Turcs (XVI-XVII siècles) ? », dans *I Turchi, il Mediterraneo...*, op. cit., p. 152-168.

169 Voir par exemple les lettres adressées par Süleyman I^{er} aux Habsbourg, publiées par C. Schaendlinger, *Die Schreiben Süleymans des Prächtigen an Karl v., Ferdinand und Maximilian*, aus dem Haus-, Hof- und Staatsarchiv zu Wien, Vienne, 1983.

tchar pour « tsar »¹⁷⁰. L'expression de *Venedik doji* est utilisée de même pour désigner le « doge de Venise » Leonardo Loredan dans les capitulations vénéto-ottomanes de 1517¹⁷¹, tandis que dans les capitulations polono-ottomanes, on voit apparaître en 1577 les mots *ulu duka* (« grand duc ») à côté de *kiral*, pour mieux rendre compte des titres portés par Étienne Bathory, qui est à la fois « roi de Pologne » et « grand duc de Lithuanie, Prusse, Ruthénie, Mazovie et Livonie »¹⁷². Cette adaptation manifeste à une terminologie occidentale ne signifie pas pour autant que les Ottomans se soient toujours pliés scrupuleusement aux pratiques en vigueur en Chrétienté. Au contraire, ils s'en démarquent souvent et savent jouer subtilement sur les titulatures pour bien signifier la distance qui sépare les souverains chrétiens de la personne du sultan. Il a été montré par exemple que dans les actes destinés aux monarques occidentaux, les termes employés pour désigner les royaumes sur lesquels s'étend leur domination sont les mêmes que ceux utilisés pour évoquer des circonscriptions administratives de l'Empire ottoman¹⁷³. Le mot de *vilâyet* notamment revient fréquemment. Même s'il est parfois appliqué à des unités plus petites, il sert généralement à définir une province placée sous l'autorité d'un *beylerbey* et apparaît dans ce cas comme un synonyme de *beylerbeyilik*¹⁷⁴. Dire de Sigismond Auguste, comme c'est le cas dans les capitulations polono-ottomanes de 1553, qu'il est le « roi du *vilâyet* de Pologne » (*İsh vilâyetinin kiralı*)¹⁷⁵, revient donc à le considérer au mieux comme un gouverneur de province et à l'installer à un rang bien inférieur à celui qu'occupe dans le même document le « sultan des sultans ». Les Ottomans n'hésitent pas non plus à subvertir les règles qui régissent l'usage des titres en Occident pour abaisser ou distinguer les princes chrétiens selon la nature des relations qu'ils entretiennent avec eux. Durant les premières décennies du XVI^e siècle, la Porte affecte hostensiblement de ne voir dans le roi des Romains Ferdinand de Habsbourg qu'une sorte de gouverneur de l'Autriche et des terres adjacentes pour le compte de son frère aîné. Dans le meilleur des cas, elle le regarde comme un vizir de ce dernier¹⁷⁶. Charles Quint lui-même n'est pas à l'abri de

170 F. Hitzel, *Relations Interculturelles et scientifiques entre l'Empire ottoman et les pays d'Europe occidentale (1453-1839)*, thèse de doctorat de l'Université de Paris IV, exemp. dactyl., Paris, 1995, p. 84. Sur l'utilisation du terme *çar* (tsar) dans les relations avec les souverains de Moscovie, voir plus particulièrement H. Inalcik, « Power relationships between Russia, the Crimea and the Ottoman Empire as reflected in titulature », dans *Passé turco-tatare, présent soviétique*, éd. par G. Veinstein, Paris-Louvain, 1986, p. 175-211.

171 H. Theunissen, *Ottoman-venetian diplomatics...*, op. cit., p. 401, l. 3.

172 D. Kolodziejczyk, *Ottoman-Polish diplomatic relations...*, op. cit., p. 270.

173 F. Hitzel, *Relations Interculturelles et scientifiques...*, op. cit., p. 81-82.

174 Voir les définitions proposées par I. Митин Курт, *The sultan's servants. The transformation of ottoman provincial government, 1550-1650*, New York, 1983, p. 96.

175 D. Kolodziejczyk, *Ottoman-Polish diplomatic relations...*, op. cit., p. 235.

176 J.-L. Bacqué-Grammont, « Sur deux lettres de Ferdinand I^{er} à İbrâhîm Pacha », *Turcica. Revue d'études turques*, 19 (1987), p. 184.

ce genre de manipulations désobligeantes. Jean-Louis Bacqué-Grammont a étudié avec précision une lettre que le grand-vizir İbrâhîm Pacha a écrite à l'empereur durant l'été 1533 à propos de la conclusion d'un armistice. L'original ottoman est rempli de formules désagréables que la traduction latine du document, réalisée par les soins des Impériaux, s'est efforcée d'atténuer : le premier évoque ainsi « plusieurs ambassadeurs [...] venus de même [...] en faisant des représentations de soumission dévouée et de sincérité », alors que la seconde ne parle plus que « d'autres ambassadeurs » envoyés par les Habsbourg « pour présenter la même requête »¹⁷⁷. Surtout, Charles Quint y est simplement désigné comme « le roi Charles » (*Kârlô Krâl*), tandis que lui-même avait pris soin de se qualifier d'« empereur auguste des Romains » (*Romanorum imperator augustus*) dans une missive qu'il avait adressée à Süleymân I^{er} quelques mois auparavant¹⁷⁸. Enfin, dans un passage de la même lettre qui concerne François I^{er}, le principal rival du Habsbourg, İbrâhîm Pacha désigne ce dernier comme l'« empereur de France » (*Frâncheba Pâdichâhî*), utilisant à son propos l'un des termes habituellement réservés à la personne du sultan et infligeant ainsi un ultime camouflet à Charles Quint en élevant son ennemi au rang de Süleymân I^{er}. Il faut remarquer, pour faire bonne mesure, que si les rois très chrétiens ont pris l'habitude par la suite de revendiquer ce titre de *pâdichâh* dans leurs relations avec la Porte, loin s'en faut pour autant que celle-ci le leur ait systématiquement attribué. Comme l'a fait remarquer Frédéric Hitzel, nombreuses sont les lettres des sultans destinées à François I^{er} et à ses successeurs qui n'emploient que le mot de *kiral*¹⁷⁹ et il s'en trouve même une en 1528 qui qualifie le Valois de *bey*, c'est-à-dire de simple gouverneur¹⁸⁰.

Parce qu'il vise à accroître le fossé qui sépare les princes chrétiens des sultans et qu'il proclame finalement l'incontestable supériorité de ces derniers, ce détournement des titulatures semble s'inscrire dans un projet plus vaste de domination sur le monde, qui s'ancre profondément dans la culture islamique et les traditions dynastiques ottomanes, mais qui emprunte aussi certains de ses éléments au monde occidental, conduisant ainsi à la définition d'un message politique et symbolique clair, directement compréhensible par l'Occident. On connaît bien aujourd'hui la personnalité de

177 J.-L. Bacqué-Grammont, « Une lettre d'İbrâhîm Pacha à Charles Quint », dans *v^e Symposium of the Comité international d'études pré-ottomanes et ottomanes*, (Varia Turcica, n.), Istanbul-Paris, 1987, p. 83.

178 *Ibid.*, p. 81.

179 F. Hitzel, *Relations interculturelles et scientifiques...*, op. cit., p. 84-85. Au xvi^e siècle encore, alors que Louis XIV se montre particulièrement attentif à ce que les Ottomans lui attribuent le titre de *pâdichâh*, les lettres des sultans qui ne lui décernent que celui de *kiral* sont encore fréquentes, cf. F. Hitzel et A. Ben Hadda, « Les relations franco-ottomanes à travers les *Nâme-i hümayûn* », *Anatolia Moderna. Yeni Anadolu*, 3 (1991), p. 247-260.

180 J.-L. Bacqué-Grammont, « Deux lettres de Soliman le Magnifique à François I^{er} », *Actes du xxx^e Congrès international des orientalistes, Études turques*, t. 1, 1976, p. 19.

Mehmed II¹⁸¹. On sait avec quel soin il s'emploie à récupérer l'héritage de l'Empire byzantin et à s'en présenter comme le légitime successeur. Lors de son entrée solennelle dans Constantinople conquise, l'un des premiers lieux qu'il visite est la cathédrale de Sainte Sophie. C'est dans cette même ville qu'il transfère ensuite la capitale de ses territoires et c'est là qu'il se fait construire un nouveau palais, Topkapı, symbole de sa puissance et de ses ambitions universelles. La familiarité du sultan avec la geste d'Alexandre le Grand a été soulignée. Il la tirerait aussi bien des ouvrages musulmans consacrés à ce personnage que des textes latins auxquels il est initié par les érudits italiens présents auprès de lui. Il aurait pris pour modèle ce héros de l'Antiquité et se serait présenté comme son continuateur¹⁸². En cumulant les traditions islamique, turco-mongole et romano-byzantine touchant à la souveraineté universelle, Mehmed II s'emploie ainsi à se forger une image impériale, dont la diffusion est assurée du temps de son vivant par son entourage mêlé et par la diaspora grecque qui se répand en Occident après 1453¹⁸³. Le portrait que le vénitien Gentile Bellini réalise de lui à la fin de sa vie rend parfaitement compte de ces influences et de ces legs divers qui se cristallisent autour de la figure du sultan dans un message compréhensible par tous¹⁸⁴. Conservé à la *National Gallery* de Londres, il représente Mehmed II de trois-quart, en majesté, et une légende, en partie effacée, le désigne comme « *imperator orbis* ». Ce titre a été souvent considéré comme une clé permettant d'expliquer les éléments figuratifs qui composent le tableau. Selon les interprétations les plus courantes, la voûte qui surmonte Mehmed serait un arc de triomphe et les couronnes disséminées sur la toile, au nombre de sept, symboliseraient les royaumes réunis en sa puissance, et plus généralement sa

181 Voir à ce propos F. Babinger, *Mahomet le Conquérant*, op. cit., p. 498-618.

182 On se reporterait aussi aux développements de G. Necipoğlu, *Architecture, ceremonial and power*, op. cit., p. 3-13. Il faut souligner cependant que la réalité de ce message impérial a été mise en doute par des historiens qui tendent à n'y voir qu'une construction artificielle fabriquée par des témoins occidentaux, plus ou moins fiables, voir par exemple l'article de R. Murphey, « External expansion and internal growth of the Ottoman empire under Mehmed II : a brief discussion of some contradictory and controversial aspects of the Conqueror's legacy », dans *The great ottoman-turkish civilisation*, t. 1, op. cit., p. 155-163.

183 Sur l'entourage du sultan et son rôle d'intermédiaire, voir, pour ce qui est de la présence des Grecs, l'article de J. Raby, « Mehmed the Conqueror's greek scriptorium », *Dumbarton Oaks Papers*, 37 (1983), p. 15-34. On y trouve aussi des Latins, quoiqu'en nombre assez limité, cf. F. Babinger, « Maometto II il conquistatore e l'Italia », *Rivista storica italiana*, 63 (1951), p. 469-504 ; id., « Maometto II conquistatore e gli umanisti d'Italia », dans *Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento*, éd. par A. Pertusi, Venise, 1966, p. 433-449. Une place à part revient à Cyriaque d'Ancone, personnage mieux connu, cf. id., « Notes on Cyriac of Ancona and some of his friends », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 25 (1962), p. 323-325 ; J. Raby, « Cyriacus of Ancona and the Ottoman Sultan Mehmed II », *ibid.*, 43 (1980), p. 242-246. Enfin, l'importance de Jacopo da Gaeta, médecin julf du sultan, a été soulignée par F. Babinger, « Ja'qûb-Pascha, ein Leibarzt Mehmed's », *Leben und Schicksale des Maestro Jacopo aus Gaeta*, *Rivista degli Studi Orientali*, xvi (1951), p. 87-113.

184 Sur cette œuvre, voir J. Meyer zur Capellen, « Das Bild Sultan Mehmeds des Eroberers », *Pantheon*, 41 (1983), p. 208-220 ; M. Villa, « Gentile e la politica del « semblante » a Stambul », dans *Venezia e i Turchi. Scontri e confronti di due civiltà*, Milan, 1988, p. 160-185.

domination sur le monde. Une analyse plus fine de l'arc montre que Bellini s'est inspiré d'un motif diffusé en Vénétie aux XIV^e et XV^e siècles et utilisé principalement dans la peinture et l'architecture religieuses. On le retrouve notamment sur la façade de l'église San Zaccaria à Venise, qui a le statut de chapelle privée du doge et d'église d'État¹⁸⁵. Mystique religieuse et mystique du pouvoir se conjuguent ainsi sous le pinceau de l'artiste pour exalter et glorifier la figure du sultan. Cette lecture très occidentale de l'œuvre n'est toutefois pas exclusive d'une approche plus orientale de celle-ci, établissant des correspondances entre ses divers éléments et la symbolique ottomane. C'est le travail auquel s'est livré Maria-Pia Pedani dans un article convainquant¹⁸⁶. Elle invite à voir dans les sept couronnes l'image des sept *tugh* ou queues de cheval qui servaient d'enseigne au sultan en temps de guerre. Elle propose aussi d'interpréter l'arc qui surplombe Mehmed II comme une figuration du « Seuil », de la « Porte » : il y aurait là non seulement une allégorie de l'État, mais encore un rappel de la « Porte de la félicité », ultime obstacle avant la demeure du sultan, dans le nouveau séraï que celui-ci vient de se faire aménager. Enfin, les quatre fleurs de pierres précieuses disposées sur le tapis renverraient à l'épisode du songe d'Osmân, au cours duquel le fondateur de la dynastie aurait pressenti une domination universelle pour sa descendance ; elles représenteraient une réduction du monde, centrée sur Constantinople et bordée par les deux continents, symbolisés ici par deux rubis, et par les deux mers, la Noire et la Blanche pour la Méditerranée. Le tableau donne un visage humain au sultan et une physionomie décidée, aux traits légèrement asiatiques, avec un visage osseux, le nez aquilin, des yeux perçants et la barbe fournie. Il le représente aussi avec les attributs du pouvoir, le turban entourant le chef, la pelisse sur les épaules, qui pourrait être de loup, évoquant ainsi l'animal totémique des Ottomans, un habit rouge, renvoyant à la couleur de l'étendard choisi par ces derniers. Enfin, cette apothéose impériale, susceptible d'une double interprétation, tant par les Occidentaux que par les Orientaux, ne masque en aucun cas l'aspiration de Mehmed II à la suprématie terrestre. À la croisée de deux mondes, ce portrait de cour d'un homme des steppes n'annonce pas tant la venue du sultan qu'il ne manifeste sa présence : il n'est pas en train d'arriver, il est déjà là.

Au XVI^e siècle, des phénomènes semblables sont encore à l'œuvre durant le règne de Süleymân, qui reprend à son compte les aspirations impériales de Mehmed II, s'efforce de concurrencer les monarques occidentaux sur le terrain

185 O. Longo, « Una "soasa" per il conquistatore : Gentile Bellini e Maometto II », *Atti dell'Istituto veneto di scienze, lettere ed arti*, 153 (1994-1995), p. 509-530.

186 M.-P. Pedani-Fabris, « Simbologia ottomana nell'opera di Gentile Bellini », *Atti dell'Istituto veneto di scienze, lettere ed arti*, 155 (1996-1997), p. 1-29.

de la symbolique du pouvoir et se trouve poussé et secondé sur cette voie par son favori et grand-vizir İbrâhîm Pacha. Pour mieux rendre compte des victoires que les Ottomans ont remportées en 1514 contre la Perse safavide, en 1517 contre l'Égypte des Mamelouks, en 1522 contre Rhodes et en 1526 contre la Hongrie, Süleymân porte ainsi de quatre à sept les étendards impériaux qui l'accompagnent dans les cérémonies publiques, afin de désigner, si l'on en croit les témoignages contemporains, les sept royaumes sur lesquels s'étend désormais la domination des sultans ou encore les sept climats ou parties du monde soumis à cette dernière¹⁸⁷. Dans les années 1520, l'introduction du titre de « distributeur des couronnes des grands monarques du monde » parmi tous ceux que Süleymân utilise dans sa correspondance avec les souverains occidentaux révèle de même très clairement une volonté de rivaliser avec ces derniers et notamment avec les premiers d'entre eux, le pape et l'empereur, qui se trouvent aux sources de la légitimité politique en Chrétienté grâce à leur pouvoir d'investiture¹⁸⁸. En 1529, un pas supplémentaire est d'ailleurs franchi dans cette voie, lorsque Süleymân confère à Jean Zápolya l'investiture de la Hongrie en lui remettant la couronne de saint Étienne. Une miniature ottomane qui représente l'événement conserve la trace de ce geste, par lequel le sultan s'élève majestueusement au dessus des princes de son temps, tout en affirmant sa souveraineté sur un royaume que Ferdinand de Habsbourg s'efforce à revendiquer pour son compte¹⁸⁹. Cet esprit de compétition culmine dans les années suivantes avec la fabrication du fameux casque de Süleymân. Ce magnifique ouvrage d'orfèvrerie, rehaussé de gemmes et de pierres précieuses, d'un coût total estimé selon les sources entre 100 et 150 000 ducats est réalisé par des artisans vénitiens à la demande du grand-vizir İbrâhîm Pacha et livré à la Porte au début des années 1530. Il joue ensuite un rôle essentiel dans une mise en scène du pouvoir sultanal qui est déployée à l'occasion de la campagne conduite par Süleymân contre Vienne en 1532 et qui apparaît comme une réplique directe opposée aux splendeurs qui ont entouré le couronnement impérial de Charles Quint à Bologne en 1530. Le casque est ainsi exhibé au cours de l'entrée triomphale que le Grand Seigneur accomplit dans Belgrade dans un ordre qui rappelle la cavalcade effectuée par l'empereur dans la ville italienne deux ans plus tôt : on y retrouve tous les éléments d'une parade à l'occidentale, jusqu'au dais sous lequel le sultan vient prendre

187 G. Necipoğlu, « Süleyman the Magnificent and the representation of power in the context of ottoman-hapsburg-papal rivalry », *The Art Bulletin*, 71 (1989), p. 412.

188 L'expression est tirée de la capitulation que Süleymân accorde en 1525 à Sigismond I^{er}, roi de Pologne, cf. D. Kolodziejczyk, *Ottoman-polish diplomatic relations...*, op. cit., p. 225, doc. 11, 28 octobre 1525 : « Sultan des sultans, preuve des empereurs, distributeur des couronnes des grands monarques du monde. »

189 G. Necipoğlu, « Süleyman the Magnificent... », art. cité, p. 419 ; P. Fodor, « Ottoman policy towards Hungary, 1520-1541 », *Acta orientalia Academiae scientiarum Hungaricae*, 45 (1991).

place ou aux arcs qui jalonnent le parcours du cortège avec leurs décorations de peinture inspirées par la Rome antique. Le message est explicite et le chef fabriqué par les Vénitiens le résume à lui seul. Il s'agit en effet d'une œuvre synchrétique qui rappelle dans sa forme générale et dans l'aigrette qui le surmonte en signe de royauté les casques d'apparat des monarques orientaux, dans lesquels les Ottomans reconnaissent aussi un modèle du heaume d'Alexandre. Sur cette base plutôt traditionnelle, les orfèvres ont assemblé une série de couronnes dans une évocation directe de la tiare pontificale, en prenant soin cependant d'en attribuer quatre à Süleymân, quand les papes n'en portent que trois. Enfin, l'ensemble est enrichi de grosses perles et de grosses pierres qui font penser à celles qui ornent la coiffe des empereurs germaniques. Offrant une signification transparente pour les observateurs contemporains, le casque de Süleymân a donc été monté pour rivaliser avec les chefs des principaux souverains européens. Semblable à ces derniers, mais en même temps plus haut, plus éclatant, plus riche qu'eux, il dit clairement la domination sur le monde revendiquée par le sultan¹⁹⁰.

Grâce à la connaissance plus précise qu'ils en ont, les sultans ottomans et leur entourage n'hésitent pas à s'inspirer des codes et des pratiques en vigueur en Occident pour délivrer un message universel et donner des justifications symboliques à leur politique d'expansion. Il faut y voir le résultat de processus d'apprentissage qui se rencontrent aussi du côté européen. Durant la Renaissance, les souverains chrétiens se familiarisent en effet avec les pratiques de la négociation à la Porte. Leurs représentants s'initient et se plient au cérémonial ottoman. En 1433, le bourguignon Bertrandon de la Brocquière se trouve dans la suite de Benedetto Folco da Forlì, ambassadeur du duc de Milan Filippo Maria Visconti, lors de l'audience que le sultan Murâd II lui accorde à Andrinople¹⁹¹. Dans son *Voyage d'Outremer*, La Brocquière a laissé un long récit de cette réception, dans lequel il insiste avant tout sur la force des usages. Évoquant la foule qui patiente avant l'arrivée du sultan, il souligne qu'il « y avoit moult de gens qui attendoient ledit seigneur qui devoit saillir hors de sa chambre pour faire porte ainsi qu'il a accoustumé »¹⁹². Cette notion de « coutume », qui revient fréquemment sous la plume de l'auteur, occupe une place centrale dans la description. Après l'installation du sultan dans le lieu réservé à l'audience, La Brocquière ajoute ainsi que « chascun qui a accoustumé d'entrer en la court y entra et s'en ala en sa

190 Voir à propos de ce casque O. Kurz, « A gold helmet made in Venice for sultan Sulayman the Magnificent », *Gazette des Beaux-arts*, 74 (1969), p. 249-258. Sur sa signification symbolique et le contexte dans lequel elle est utilisée, cf. G. Necipoğlu, « Süleyman the Magnificent... », art. cité, p. 401-427.

191 Sur la mission de Folco, voir G. Romano, « Filippo Maria Visconti e i Turchi », art. cité, p. 613-616.

192 B. de la Brocquière, *Le Voyage d'outremer*, éd. par C. Schefer, Paris, 1892, p. 188.

place »¹⁹³. Il décrit ensuite minutieusement l'introduction de Folco da Forlì et les salutations qui s'ensuivent, avant de conclure que « se party ledit ambaxadeur sans parler rien de son ambaxade à cette fois, car la coustume est telle »¹⁹⁴. Dans un autre paragraphe, il indique aussi que le lendemain de l'audience, un Turc vint trouver l'envoyé du duc, pour lui porter « de l'argent pour despendre, c'est assavoir II' aspres, car la coustume est telle que depuis que ung ambaxadeur a parlé au seigneur, jusques à ce que il luy ayt fait response, il luy envoie argent pour despendre »¹⁹⁵. Même si quelques éléments sont déjà en place, on est encore loin dans cette première moitié du xv^e siècle du cérémonial ordonné qui se développe ensuite¹⁹⁶, dans le cadre nouveau offert par le palais de Topkapı construit à l'initiative de Mehmed II¹⁹⁷. Le texte de La Brocquière n'en est pas moins révélateur de l'extrême attention avec laquelle les Occidentaux considèrent les pratiques en vigueur chez les Ottomans afin d'y conformer leur attitude. Lorsqu'en 1479, la Commune de Florence expédie Antonio de' Medici comme ambassadeur à la Porte, elle lui recommande ainsi dans les instructions qu'elle lui délivre de s'informer « avec diligence, auprès du consul [florentin en poste à Constantinople] ou d'autres personnes qui en auraient connaissance, des cérémonies que les ambassadeurs ont l'habitude de faire à Son Excellence lors de leur arrivée »¹⁹⁸.

Ce souci des formes culmine avec l'établissement de représentations permanentes à la Porte. Parmi toutes les souverainetés occidentales, Venise est la première à faire ce choix, suivie notamment par la France au cours du xvi^e siècle¹⁹⁹. Poussée par les nécessités d'un voisinage souvent difficile avec l'Empire ottoman, par le désir de préserver les rapports commerciaux étroits qui la lient à ce dernier et par une volonté affichée d'éviter les guerres, qui ne manquent cependant jamais de survenir aux xv^e et xvi^e siècles, la Sérénissime est aussi incontestablement celle qui s'efforce le plus de faire coïncider ses pratiques de négociation avec les usages des Ottomans. Dès 1454, quelques mois à peine après la chute de Constantinople, Venise obtient ainsi le réta-

193 *Ibid.*, p. 189.

194 *Ibid.*, p. 192-193.

195 *Ibid.*, p. 193.

196 Voir à ce propos K. Dilger, *Untersuchungen zur Geschichte des osmanischen Hofzeremoniells im 15. und 16. Jahrhundert*, Munich, 1967.

197 Cf. G. Necipoğlu, *Architecture, ceremonial and power...*, op. cit., passim.

198 G. Muller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente cristiano e coi Turchi*, Florence, 1879, p. 227, commissions à Antonio de' Medici, Florence, 11 juillet 1479 : « T'informerei diligentemente dal consolo nostro o da altri che ne havessi notizia delle cerimonie che usono fare alla Excellentia Sua li ambasciatori nella loro giunta. »

199 Voir à ce propos J.-L. Bacqué-Grammont, S. Künrpalp et F. Hitzel, *Représentants permanents de la France en Turquie (1536-1991) et de la Turquie en France (1797-1991)*, [Varia Turcica, xxi/1.] Istanbul-Paris, 1991.

blissement d'un bayle sur les rives du Bosphore²⁰⁰. La restauration de cette charge prestigieuse qui, au temps des Byzantins, faisait de son détenteur le chef de la communauté vénitienne installée à Péra et le protecteur dans tout l'empire des intérêts des ressortissants de la Sérénissime, s'accompagne d'une modification de ses attributions. Sous la domination ottomane, en effet, les bayles conservent une tutelle sur les sujets de la République fréquentant les territoires du sultan, qui se manifeste notamment à travers l'exercice de prérogatives judiciaires, la perception de droits sur le commerce ou la nomination de consuls dans certaines échelles du Levant, mais ils voient surtout se renforcer leur rôle politique, au point de devenir les représentants ordinaires de Venise auprès de la Porte. Ils jouent aussi un rôle décisif dans la récolte d'informations sur les Ottomans, et notamment sur les mouvements de leurs troupes et de leurs escadres. Ils occupent enfin une place centrale dans la gestion quotidienne des problèmes posés par le voisinage des deux puissances²⁰¹. La diversité de leurs champs d'intervention et la variété des affaires qu'ils sont amenés à traiter font des bayles les personnages clés de la présence vénitienne en Orient et l'instrument des rapports privilégiés que la République entend sceller avec le sultan et ses ministres. Lors des audiences de réception qui leur sont accordées, ils ont ainsi la charge d'exprimer de vive voix le souhait de leur souverain de vivre dans un parfait accord avec la Porte. Les commissions que le Sénat remet à Domenico Trevisan en 1552, lui recommandent par exemple de témoigner devant tous ses interlocuteurs du « désir [de la Sérénissime] de continuer dans ladite paix et sincère amitié avec Sa Majesté »²⁰². L'action de ces représentants est parfois complétée par des ambassades extraordinaires, plus rares et plus solennelles. Les plus fréquentes ont lieu à l'occasion des successions au trône impérial. Du second avènement de Mehmed II (1451) à celui de Murâd III (1574), Venise ne manque jamais cette occasion²⁰³. La République attache en effet une grande importance à ces missions. Elle cherche à travers elles la confirmation des liens

200 Pour une liste des représentants de la République envoyés vers les sultans ottomans, voir M.-P. Pedani, *Elenco degli inviati diplomatici veneziani presso i sovrani ottomani*, Venise, 2000.

201 À propos des bayles et de leurs fonctions pendant la période moderne, on verra l'ouvrage de C. Coco et F. M. Manzonetto, *Baili veneziani alla Sublime Porta : storia e caratteristiche dell'ambasciata veneta a Costantinopoli*, Venise, 1985, ainsi que les articles de C. Villain-Gandossi, « Les attributions du baile de Constantinople dans le fonctionnement des échelles du Levant au XVI^e siècle », dans *Les grandes escales, Recueils de la Société Jean Bodin*, t. XXXII/2, Bruxelles, 1972, p. 227-244 ; B. Simon, « I rappresentanti diplomatici veneziani a Costantinopoli », dans *Venezia e i Turchi...*, op. cit., p. 56-69 ; E. R. Dursteier, « The bailo in Constantinople : crisis and career in Venice's early modern diplomatic corps », *Mediterranean historical review*, 16/2 (2003), p. 1-30.

202 ASVe, Senato, Deliberazioni, Secreta, reg. 68, F^o 32v, 19 avril 1552, commissions de Domenico Trevisan : « Il desiderio che havemo di continuar nella ditta pace et sincera amicitia con Soa Maestà. »

203 Il s'agit des ambassades extraordinaires de Lorenzo Moro en 1451 pour Mehmed II, Antonio Vitturi en 1481 pour Bayezid II, Antonio Giustinian en 1513 pour Selim I^{er}, Marco Minio en 1520 pour Süleymân I^{er}, Marino Cavalli en 1567 pour Selim II et Giacomo Soranzo en 1575-1576 pour Murâd III, cf. M.-P. Pedani, *Elenco degli inviati...*, op. cit., p. 12-27, n^o 44, 63, 83, 88, 125 et 131.

d'amitié qui l'unissent à la Porte et, plus concrètement, elle aspire au renouvellement rapide de ses capitulations, qui doivent être promulguées par le souverain régnant pour être valables²⁰⁴. D'autres ambassades, envoyées cette fois au lendemain des guerres qui ont opposé la Sérénissime à la Porte, répondent à l'objectif similaire d'enraciner la concorde entre les deux États, en manifestant publiquement le rétablissement de cette dernière²⁰⁵. Dans tous ces échanges, la République apparaît en position de solliciteur et les sultans semblent au contraire les maîtres du jeu. Ce sont eux qui fixent les modalités de ces relations ritualisées. En 1530, la Sérénissime dépêche Tommaso Mocenigo pour aller assister aux fêtes organisées pour la circoncision des fils du sultan, après qu'un émissaire ottoman se soit rendu sur les bords de la lagune pour inviter expressément le doge à ces réjouissances. L'ambassadeur prend la route du Levant au cours de l'été avec des cadeaux d'or et de soie pour un montant total de sept mille ducats²⁰⁶. Durant les règnes de Selīm I^{er} et Süleymân I^{er}, les Vénitiens expédient aussi à six reprises des ambassadeurs destinés à congratuler les souverains ottomans pour les succès militaires qu'ils ont remportés. Il s'agit généralement de répondre par là à des missives spéciales, les *fethnâme*, que ces derniers ont envoyées aux doges pour leur faire part de leurs victoires. Trois de ces missions concernent des batailles gagnées contre d'autres Musulmans, qu'il s'agisse des Mamelouks d'Égypte ou des Persans²⁰⁷, mais dans les trois autres cas, le triomphe du sultan s'est fait au détriment des armées chrétiennes²⁰⁸.

Dans tous ces échanges, les présents jouent un rôle crucial et les souverains européens ont dû apprendre à donner et parfois à corrompre pour parvenir à leurs fins. Dès la première moitié du XV^e siècle, La Brocquière s'exprime sans détour à ce propos. Il raconte ainsi qu'à peine arrivé à Andrinople, l'envoyé du duc de Milan s'est rendu auprès des trois vizirs de Murâd II et qu'il leur a porté « à chacun ung présent, ainsi qu'il est de coustume, car nul ne parle à eulx, s'il ne leur porte présent »²⁰⁹. Folco da Forlì s'était aussi muni

204 Sur les capitulations vénéto-ottomanes, on se reportera principalement au travail fondamental de H. Theunissen, *Ottoman-venetian diplomatics...*, op. cit., passim. Voir aussi l'étude de M.-P. Pioani, *La dimora della pace. Considerazioni sulle capitolazioni tra i paesi islamici e l'Europa*, Venise, 1996.

205 Voir les missions de Benedetto Trevisan en 1479, Andrea Gritti en 1503, Alvise Badoer en 1540 et Andrea Badoer en 1573, signalées par M.-P. Pedani, *Elenco degli inviati...*, op. cit., p. 15-27, n°59, 78, 106 et 129.

206 ASVe, Senato, Deliberazioni, Segreta, reg. 54, f°40v, délibération du 20 avril 1530 ; *ibid.*, f°46r-v, délibération du 6 juin 1530.

207 cf. l'ambassade de Bartolomeo Contarini et Alvise Mocenigo, qui partent en 1517 pour aller féliciter Selīm I^{er} après la conquête de l'Égypte, ou encore celles de Tommaso Mocenigo en 1536 et d'Alvise Renier en 1556 pour des victoires acquises en Perse, dans *ibid.*, p. 39-24, n°86, 101 et 117.

208 Voir l'ambassade de Pietro Zen en 1523-1524 après la prise de l'île de Rhodes par les troupes ottomanes, ou encore les ambassades de Stefano Tiepolo (1545-1546) et d'Alvise Renier (1556) pour des succès remportés en Hongrie, relevées par *ibid.*, p. 20-25, n°90, 109 et 117.

209 B. de la Brocquière, *Le Voyage d'Oultremet...*, op. cit., p. 186.

de cadeaux pour le sultan, « car aussi, ajoute encore l'auteur, nul ne va devant luy qui soit estrangier qu'il ne luy porte aucun présent »²¹⁰. Ces nécessités sont prises très tôt en considération par les puissances chrétiennes. Michel Balard a bien montré le faste particulier dont s'entourent les ambassades génoises envoyées vers les Ottomans à la fin du XIV^e siècle. La Commune dépense jusqu'à 3 000 hyperpères en septembre 1391 et ses deux envoyés emportent à leur suite une grande quantité d'objets d'argent, de pièces d'écarlate et de velours, de draps de Gênes et de Florence, de fourrures, de pains de sucre²¹¹. La même inflation se rencontre chez les Vénitiens. Le nombre et la qualité de leurs présents augmentent peu à peu : il s'agit d'abord de chiens, de petits objets d'argent, de fourrures ou de perles. On offre ensuite de plus en plus de riches étoffes au cours du XV^e siècle. Dans la période suivante enfin, divers objets précieux viennent s'ajouter à cette liste déjà longue, comme des cartes, des horloges, du verre de Murano ou des ouvrages en or. Progressivement aussi, les représentants vénitiens se voient accorder des sommes toujours plus élevées destinées à soudoyer les dignitaires de la Porte, ou tout au moins à s'attacher leur bienveillance²¹². Malgré les liens étroits qu'ils entretiennent avec les sultans au XVI^e siècle, les Français n'échappent pas à cette règle. Le secrétaire Jean Chesneau a tenu un journal de l'ambassade de Gabriel d'Aramon, envoyé vers le sultan en 1547²¹³. Il y évoque l'admission de son maître au divan, puis l'audience du sultan, dont il « baisa les mains avec douze de ses gentilhommes », et s'attarde alors sur les offrandes apportées par d'Aramon « de la part du roy », soit « un grand orloge faict à Lyon où y avoit une fontaine qui tiroit par l'espace de douze heures de l'eau qu'on y mettoit, qui estoit un chef d'oeuvre et de hault pris, avec tant de draps d'or et d'argent, toilles d'Hollande, veloux, satin et damas de toutes couleurs et draps d'escarlate de Paris, que c'estoit une fort belle chose »²¹⁴. La conclusion est sans appel : « Nous fusmes les bienvenus, puisque nous donnions. »²¹⁵ Ces pratiques envahissent aussi le quotidien de la négociation comme le révèle par ailleurs un compte dressé par Antonio Rincon pour une année de son ambassade, entre le 3 janvier 1540 et le 5 mars 1541. Outre les dépenses qu'il convient de faire en menues aumônes à tous les petits officiers de l'entourage du sultan ou des vizirs, chaque fois que l'on est reçu officiellement par ces derniers, il faut aussi prévoir des cadeaux plus substantiels pour les

210 *Ibid.*

211 M. Balard, *La Romanie génoise...*, op. cit., p. 97-98.

212 A. FAURIS, « From Adrianople to Constantinople... », op. cit., p. 187.

213 J. CHESNEAU, *Le voyage de Monsieur d'Aramon, ambassadeur pour le roi en Levant*, éd. par C. Scheffer, Paris, 1887, p. 17-18.

214 *Ibid.*, p. 17.

215 *Ibid.*

personnages les plus influents, afin de gagner leur faveur. Rincon destine ainsi au « grant chancelier » deux « robbes, une de satin cramoysi et une de damas », d'une valeur totale de soixante écus, « pour luy refreschir l'affection envers le service et affaires du roy »²¹⁶. L'attribution de ces faveurs peut d'ailleurs se conjuguer avec des événements importants et emprunter des voies indirectes : l'ambassadeur fait apporter « troys robbes, une de vellours et deux de soye », aux « nopces du filz du premier médecin du Grand Seigneur, de très grant crédit et réputation envers led. Seigneur »²¹⁷. Il y a là des usages dont on ne peut s'éloigner sans risquer de compromettre une négociation. Si l'on en croit le témoignage du bayle de Venise, Michel de Codignac, qui rejoint Constantinople en mars 1554, parvient à s'aliéner durablement le vizir Rüstem Pacha, pour avoir négligé de lui faire un cadeau lors de son arrivée²¹⁸. Une telle pratique a fait l'objet d'interprétations diverses. Bien souvent, les contemporains n'y ont vu que le trait de caractère d'une nation cupide, dénonçant « l'avarice turquesque », comme le fait l'ambassadeur François de Noailles dans une dépêche de 1573²¹⁹. Il n'est certes pas impossible qu'un bon nombre des gratifications versées par les représentants étrangers aux dignitaires de la Porte ait correspondu à un certain goût du lucre nourri par ces derniers, mais cette explication n'en reste pas moins trop limitée. Une historiographie récente a insisté sur le rôle central joué par les présents diplomatiques dans les relations internationales durant l'époque moderne²²⁰ et il faut incontestablement replacer dans ce cadre les objets précieux et les riches étoffes que les ambassadeurs des princes chrétiens apportent à l'audience du sultan. Toutefois, il semble que dans le cas particulier de l'Empire ottoman ces dons revêtent une signification plus profonde. Si les souverains de Constantinople et leur entourage y attachent une si grande importance, c'est qu'ils les considèrent aussi comme une sorte de tribut symbolique versé par des monarques mécréants pour rendre hommage à la personne du sultan et se concilier sa faveur. Il y aurait donc encore là une

216 Voir l'état des « Fraiz et mises, tant ordinaires que extraordinaires, faictes par le seigneur Rincon au voyage d'ambassade qu'il a fait pour le roy en Levant devers le grant seigneur », publié par E. Charrière (éd.), *Négociations de la France dans le Levant*, t. 1, op. cit., p. 478.

217 *Ibid.*

218 ASVe, Senato, Dispacchi, Costantinopoli, Decifrazioni, reg. 1, p. 7, Domenico Trevisan au Sénat, Péra, 16 mars 1554 : « Sua Signoria lo ha havuto molto a mal », écrit le bayle, à propos de la réaction de Rüstem ; voir encore *ibid.*, p. 35, le même au même, Péra, 2 juillet 1554 : Rüstem se plaint longuement au bayle de Codignac qui ne serait pas, selon lui, « un homme de condition » (*questo Codogno non era homo di conditione*).

219 BNF, Fonds français, ms. 7091, f°282r, Noailles à Charles IX, Constantinople, 3 août 1573.

220 Cf. H. Duchhardt, « Das diplomatische Abschiedsgeschenk », *Archiv für Kulturgeschichte*, 57 (1975), p. 345-362 ; L. Bély, « Souveraineté et souverains : la question du cérémoniel dans les relations internationales à l'époque moderne », *Annuaire-Bulletin de la Société d'histoire de France*, 1993, p. 27-43 ; I. Richefort, « Présents diplomatiques et diffusion de l'image de Louis XIV », dans *L'invention de la diplomatie. Moyen Âge — Temps modernes*, éd. par L. Bély, Paris, 1998, p. 263-279.

manifestation de cette supériorité que les Ottomans affichent dans leurs relations avec l'Occident et qui a déjà été évoquée plus haut²²¹.

Même si l'adoption des usages ottomans apparaît comme un préalable indispensable à toute négociation avec la Porte, il faut cependant se garder de ne voir qu'une contrainte ou une pesanteur dans cette nécessité. La connaissance de ces pratiques permet aussi aux princes étrangers et à leurs représentants de se les approprier et de les détourner à leur profit. Le cas des capitulations octroyées par les sultans aux princes européens fournit une bonne illustration de ces manœuvres subtiles et des résultats concrets et fructueux auxquels elles aboutissent. Des recherches récentes ont mis en lumière la spécificité de ce type de documents que les Ottomans désignent par le terme d'*'abdnâme*, tout en soulignant la diversité des situations dans lesquelles ils sont utilisés par les souverains de Constantinople. Se présentant comme des actes unilatéraux gracieusement concédés par les sultans, ils peuvent ainsi concerner les trêves temporaires, d'une durée de quelques années tout au plus, accordées aux puissances voisines avec lesquelles la Porte est en guerre, comme c'est le cas, dans la période qui nous intéresse, pour la Hongrie jusqu'à la conquête de 1526, pour la Pologne jusqu'en 1533 ou encore, à partir de 1547, pour les Habsbourg d'Autriche²²². Toutefois, certains *'abdnâmes* sont aussi concédés sans limitation de durée, si bien qu'ils demeurent valides tout au long du règne du sultan qui les a formulés. Les conditions fixées aux princes qui reconnaissent la souveraineté de la Porte sur leur territoire, s'en déclarent les vassaux et acceptent de lui payer un tribut²²³, relèvent de cette catégorie, dans laquelle entrent aussi les capitulations accordées aux Vénitiens, qui comprennent à la fois des articles évoquant les questions frontalières entre les deux États et des privilèges qui favorisent la circulation et le trafic des sujets de la République dans l'Empire ottoman²²⁴, ou encore celles octroyées aux Florentins à la fin du XV^e siècle, puis aux Français et aux Anglais au XVI^e siècle, dont les dispositions sont plus exclusivement commerciales²²⁵.

221 Voir les remarques de V.-L. Ménage, « The english capitulation of 1580 : a review article », *International journal of Middle East studies*, 12 (1980), p. 377-378. Une réflexion plus systématique a été conduite sur ce thème par E. D. Petritsch, « Tribut oder Ehrengeschenk. Ein Beitrag zu den habsburgisch-osmanischen Beziehungen in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts », dans *Archiv und Forschung. Das Haus-, Hof- und Staatsarchiv in seiner Bedeutung für die Geschichte Österreichs und Europas*, éd. par E. Springer et L. Kammerhofer, Vienne-Munich, 1993, p. 49-58. Des interrogations identiques ont été formulées à propos des Régences barbaresques, cf. C. Windler, « Tributes and presents in franco-tunisian diplomacy », *Journal of early modern history*, 4 (2000), p. 168-199.

222 Voir à ce propos D. Kolodziejczyk, *Ottoman-polish diplomatic relations...*, op. cit., p. 68-85.

223 Les principautés de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie sont dans ce cas, cf. V. Panait, *The ottoman law of war and peace. The Ottoman Empire and tribute payers*, New York, 2000. Il en est de même pour la République de Raguse, voir N. H. Biegan, *The turco-ragusan relationships according to the firmâns of Murâd II (1575-1595)*, La Haye-Paris, 1967.

224 Cf. H. Theunissen, *Ottoman-venetian diplomatics...*, op. cit.

225 H. Inalcik, « İmtiyâzât », dans *Encyclopédie de l'Islam*, t. II, Paris-La Haye, 1979, p. 1179-1189.

Toutes ces concessions doivent être régulièrement renouvelées, à l'expiration du délai fixé pour les trêves ou à la mort du sultan régnant pour les autres. Elles cessent aussi en cas de guerre avec la puissance concernée. Or, malgré leur caractère unilatéral affiché, ces documents font généralement l'objet de négociations préalables entre les deux parties, si bien que l'attribution d'un nouvel *'ahdnâme* apparaît comme un moment propice pour obtenir des conditions plus favorables ou des privilèges inédits. Lorsqu'en 1488, la Commune de Florence expédie Andrea de' Medici vers Bâyezid II pour réclamer le renouvellement des capitulations, elle lui recommande d'en examiner la version antérieure et de consulter à son arrivée à Constantinople le consul et les marchands de la nation pour savoir s'il convient d'y faire rajouter quelque chose pour améliorer le négoce avec l'Empire ottoman. Si tel est le cas, elle lui ordonne ensuite de bien « se mettre dans la tête ce qui manque et de le demander le moment venu » au sultan²²⁶. La longue série des *'ahdnâmes* octroyés à la Pologne témoigne d'un texte à l'autre des progrès qui peuvent être réalisés par ce biais. À partir de la fin du xv^e siècle, les trêves accordées comprennent un nombre croissant d'articles concernant le commerce des marchands polonais dans l'Empire ottoman et assurant à ces derniers une protection toujours plus étendue. De deux dispositions un peu générales présentes dans un document de 1494, on passe ainsi progressivement à vingt-et-une mesures insérées dans les capitulations de 1607, qui définissent tout un ensemble de garanties précises dont les ressortissants polonais sont les bénéficiaires²²⁷. Dans le même temps, envoyé par Sigismond I^{er} à la Porte en 1533, Piotr Opalinski profite de l'embellie des relations entre son maître et Süleymân I^{er} pour obtenir un nouveau traité qui n'est plus soumis comme les précédents à une étroite limitation de durée. La rupture est décisive, car cette formule inédite dans les rapports polono-ottomans s'impose dans les renouvellements ultérieurs²²⁸. Les souverains européens finissent ainsi par utiliser les capitulations pour consolider leur position dans l'Empire ottoman. En plus des vastes privilèges qu'il établit en faveur des négociants français, l'*'ahdnâme* que Selim I^{er} concède à Charles IX en 1569 confirme l'installation de consuls à Alexandrie, Tripoli de Syrie et Alger, autorise implicitement le roi très-chrétien à en établir d'autres et lui reconnaît sur eux un pouvoir entier

226 G. Müller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente...*, op. cit., p. 238, instructions données à Andrea de' Medici, Florence, 2 juin 1488 : « Farai [...] d'intendere et col consolo et altri mercatanti, come paressi a te, se per fare buona la mercatura nostra manchasse cosa alcuna. Et te lo metterai nella mente quello che manchassi et al tempo ne richiederai la Sua Excellentia. »

227 cf. V. Panait, « Trade and merchants in the 16th century. Ottoman-Polish treaties », *Revue des études sud-est européennes*, 32 (1994), p. 259-276.

228 Voir le texte de l'*'ahdnâme* de 1533 dans D. Kolodziejczyk, *Ottoman-polish diplomatic relations...*, op. cit., p. 234-242.

de nomination et de révocation²²⁹. Ces pratiques s'intensifient encore à partir de la fin du XVI^e siècle, dans le contexte d'une rivalité toujours plus grande des puissances occidentales en Méditerranée orientale²³⁰. Les représentants de ces dernières à la Porte se lancent en effet dans une compétition afin d'obtenir les conditions les plus favorables pour leur nation, exerçant en ce sens des pressions constantes sur les autorités ottomanes qui leur cèdent parfois. Ce faisant, ils contribuent dans la durée, à faire des capitulations un instrument de pénétration et un vecteur de diffusion des normes juridiques européennes dans le droit ottoman²³¹.

Temps de mutation et de transition, la Renaissance reste donc marquée, du point de vue des rapports entre les États occidentaux et l'Empire ottoman, par la permanence des conflits et l'enracinement d'une culture d'affrontement dans les consciences collectives, mais elle s'accompagne aussi d'un essor sans précédent des échanges diplomatiques, qui conduit dans certains cas à l'élaboration de véritables alliances. Dès lors, les sultans de Constantinople sont amenés à jouer un rôle international nouveau et se trouvent progressivement intégrés dans un système de relations interétatiques qui se structure à l'échelle continentale²³². Amorcée au XV^e siècle et poursuivie dans les périodes suivantes, cette évolution finit cependant par rencontrer des limites. Les usages et les pratiques ottomanes continuent à souligner symboliquement la distance incommensurable qui sépare la personne du sultan des princes chrétiens et de leurs représentants. Parallèlement, même s'ils récupèrent certains éléments des traditions occidentales pour formuler leurs aspirations à la monarchie universelle, les souverains ottomans ne s'écartent jamais véritablement des catégories définies par le droit islamique, si bien que leur but ultime reste l'instauration du *dâr-ül-Islam* sur l'ensemble du monde²³³. De même, vue du côté européen, l'intégration est loin d'être totale. Certes, au début du XVII^e siècle, Émeric Crucé reconnaît à la Porte une place officielle et particulièrement élevée dans le plan d'organisation internationale qu'il propose dans *Le nouveau Cynée* afin de vider « les vieilles querelles » divisant

229 I. de Testa, *Recueil des traités de la Porte ottomane avec les puissances étrangères*, t. 1, Paris, 1864, p. 91-96.

230 Voir à ce propos G. Poumarède, « Négocier près la Sublime Porte : jalons pour une nouvelle histoire des capitulations franco-ottomanes », dans *L'invention de la diplomatie. Moyen Âge - Temps modernes*, Paris, 1996, p. 71-85.

231 On consultera sur ce sujet l'article de J. Lafon, « Les capitulations ottomanes : un droit paracolonial ? », *Droits. Revue française de théorie juridique*, 28 (1999), p. 155-180.

232 cf. G. Komatsu, « Die Türkei und das europäische Staatensystem im 16. Jahrhundert. Untersuchungen zu Theorie und Praxis des frühneuzeitlichen Völkerrechts », dans *Recht und Reich im Zeitalter der Reformation*, Festschrift für Horst Rabe, éd. par C. Roll et al., Frankfurt-sur-le-Main, 1996, p. 121-144.

233 M. Khadduri, *War and peace in the law of Islam*, Baltimore, 1955 ; id., *The Islamic law of nations*, Baltimore, 1966.

les États contemporains. Mais, il ne s'agit là que du cas isolé d'une œuvre imprégnée d'utopie²³⁴. En revanche, nombreux sont les auteurs qui insistent toujours sur la relative marginalité de l'Empire ottoman. Dans l'*Ambassadeur et ses fonctions*, dont la première édition date de 1681, Abraham van Wicquefort souligne ainsi, à une époque où le phénomène de « résidentialité » des ambassades s'est largement développé dans l'Europe des cours²³⁵, que « la Porte admet les ministres de tous les autres princes et s'en fait honneur, faisant accroire que c'est une espèce d'hommage qu'on luy rend, pendant qu'elle n'entretient personne dans les autres cours, où elle n'envoie que ses chiaoux (*tchavuch*), qui n'y font point de séjour ». Il insiste aussi sur le fait que les Ottomans ne respecteraient pas les immunités diplomatiques, en affirmant à ce propos qu'ils « en usent à la turque » et que « dans l'adversion que leur férocité a des Chrestiens, ils ne craignent point d'offenser les ministres des souverains qui résident auprès d'eux »²³⁶. Tout en se focalisant progressivement sur les questions juridiques, ces distinctions sont encore d'actualité à la fin du XVIII^e siècle. S'efforçant de dégager les principes d'un droit des gens positif des usages en vigueur dans les relations entre les nations, Georges-Frédéric de Martens estime ainsi « qu'en Europe le droit des gens conventionnel et coutumier des Turcs diffère dans bien des points de celui du reste de l'Europe chrétienne » et que, par conséquent, ils ne sauraient être compris dans la communauté des États dont il étudie les pratiques, alors qu'au contraire, « hors de l'Europe, les États-Unis d'Amérique » s'y « sont entièrement assimilés »²³⁷.

234 Crucé préconise en effet l'installation à Venise d'une assemblée, « où tous les souverains eussent perpétuellement leurs ambassadeurs, afin que les différends qui pourroient survenir [y] fussent vuidez » ; au sein de celle-ci, il attribue le deuxième rang au sultan, et par suite à son représentant, juste derrière le pape et devant l'empereur, « attendu mesmes qu'il tient la ville de Constantinople, siège de l'Empire Oriental, qui va de pair à pair avec Rome », cf. E. Crucé, *Le nouveau Cynée ou discours des occasions et moyens d'establir une paix générale et la liberté du commerce par tout le monde*, Paris, chez Jacques Villery, 1623, p. 60-63. Sur l'œuvre de Crucé, voir P. Louis-Lucas, *Un plan de paix générale et de liberté du commerce au xvi^e siècle : le Nouveau Cynée d'Emeric Crucé*, Paris, 1919 ; M. Eliav-Feldon, « Universal peace for the benefit of trade : the vision of Emeric Crucé », dans *Religion, ideology and nationalism in Europa and America. Essays presented in honor of Yehoshua Arieli*, éd. par H. Ben-Israel et al., Jérusalem, 1986, p. 29-44.

235 R. Fubini, « La "résidentialité" de l'ambassadeur dans le mythe et dans la réalité : une enquête sur les origines », dans *L'invention de la diplomatie...*, op. cit., p. 27-35.

236 A. van Wicquefort, *L'ambassadeur et ses fonctions*, t. 1, Cologne, 1690, p. 16.

237 G.-F. de Martens, *Précis du droit des gens moderne de l'Europe*, t. 1, Paris, 1858, p. 54. La première édition de cet ouvrage date de 1789.